

Dupaty de Clam, Louis-Charles Mercier

Pratique de l'équitation

Paris 1769

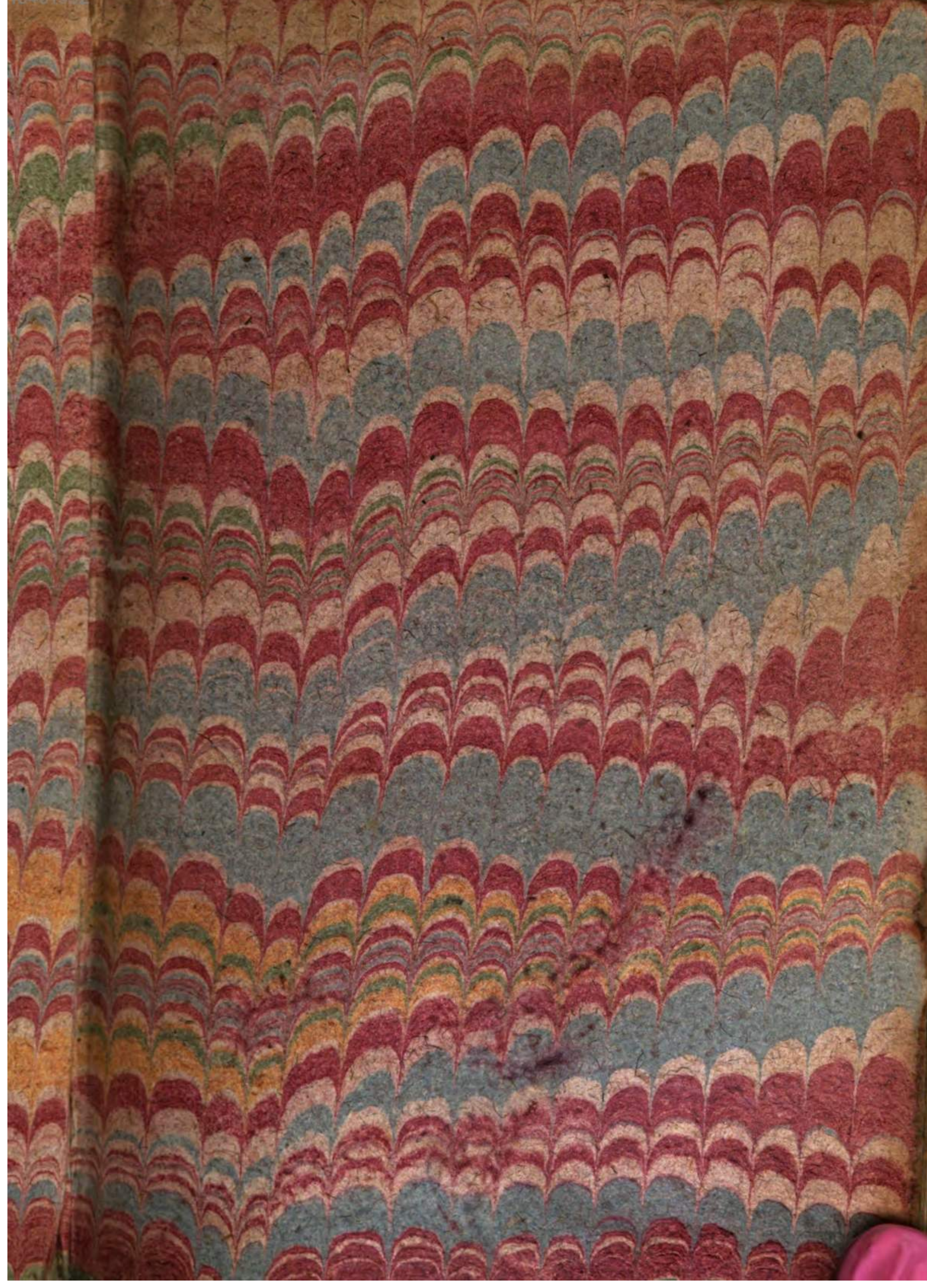
Gymn. 19

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10431552-1

R







Gymn.

19

<36622046440016

S

<36622046440016

Bayer. Staatsbibliothek

Тыб 6970

B

P R A T I Q U E

DE L'ÉQUITATION,

O U

L'ART DE L'ÉQUITATION

RÉDUIT EN PRINCIPES.

Par M. DUPATY DE CLAM,

Mousquetaire dans la 1^{re} Compagnie.



A P A R I S,

Chez L A C O M B E, Libraire, rue Christine.

M. D C C. L X I X.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

PARTIE

DE L'ÉQUITÉ,

OU

ART DE L'ÉQUITÉ

RÉDIT EN PRINCIPES

Par M. DUPRÉ DE LA M.

Membre de l'Académie des Sciences



Bayerische
Staatsbibliothek
München

A PARIS

Chez JACOB, Libraire, rue de la Harpe

M. D. C. C. L. X. I.

chez Agathe, à l'Épave de la



A M O N S I E U R

L E C O M T E

D E L A C H E Z E ,

Lieutenant-Général des Armées
du Roi , Capitaine-Lieutenant
de la Première Compagnie des
Mousquetaires à cheval , ser-
vant à la Garde ordinaire de Sa
Majesté.

M O N S I E U R ,

*Lorsque je fus admis dans l'illus-
tre Corps que le Roi a mis sous vos*

a ij

ordres, mon goût me porta à m'occuper uniquement de ce qui pourroit rendre mes services utiles; l'estime de mes Camarades, les bontés des Chefs, l'ambition de rendre service, étoient pour moi des aiguillons puissans qui m'ont déterminé à me livrer à l'étude de l'Equitation. Le cas tout particulier que l'on fait aujourd'hui de ce talent, l'émulation que vous excitez, me font hasarder, MONSIEUR, de vous offrir ces Essais. Je les présente aussi à tous ceux qui courent la même carrière que moi: c'est au milieu d'eux que je me suis formé; témoins de mes travaux, ils les ont encouragés. Je croirois leur faire un vol, si je ne consacrais à leur usage quelques connoissances que je n'ai acquises que par leurs conseils: cet Ouvrage n'est donc pas à moi seul, il est aussi le leur.

DÉDICATOIRE. ▼

L'étude de l'Equitation est d'autant plus difficile, que nous avons été obligés jusqu'ici de recueillir, comme à la volée, les Leçons des Maîtres. Les meilleurs n'ont point écrit : les Anciens se sont perdus dans un labyrinthe de mots : presque tous ont fait consister l'Art dans une suite de pratiques & d'usages. Ils se sont peu appliqués à expliquer les principes, à les rendre clairs & incontestables. J'ai donc cherché les principes indépendamment de la pratique, de cette méthode dans laquelle la mode influe toujours beaucoup. J'ai tâché de rassembler les bonnes loix de l'Equitation, ces loix fondamentales si strictement observées dans les Manéges Royaux. Quelques années d'habitude m'ont appris à leur donner un ordre, & à former un total qui pût être analogue aux

principes qui conviennent à une
 Troupe comme la Compagnie des
 Mousquetaires. Agréez donc mon
 zele, MONSIEUR ; j'ose tout espérer
 d'un Chef dont la bienfaisance est si
 connue, que la justice la plus integre
 & la plus impartiale nous rend cher,
 & qui par son penchant à rendre ser-
 vice, forme un appui solide pour ses
 subalternes. Si vous protégez cet Ou-
 vrage, MONSIEUR, si mes Camara-
 des le reçoivent comme une preuve de
 mon attachement pour eux, & de
 mon zele pour le service du Prince,
 s'il m'attire vos bontés & leur estime,
 mon ambition sera satisfaite.

J'ai l'honneur d'être avec un pro-
 fond respect,

Votre très humble & très
 obéissant serviteur,

DUPATY DE CLAM.

P R I V I L E G E D U R O I .

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT: Notre amé JACQUES LACOMBE, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre : *Pratique de l'Art de l'Équitation*, par M. **. s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes, FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur de MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux

PRATIQUE

Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur de MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes. DU CONTENU desquelles Vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission; & nonobstant clameur de haro, charte Normande, & lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le douzième jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent soixante-neuf, & de notre Règne le cinquante-quatrième.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 480. Fol. 660. conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 21 Avril 1769.

DELORMEL, Adjoint.

PRATIQUE



P R A T I Q U E
DE L'ART
DE L'ÉQUITATION.

I N T R O D U C T I O N.

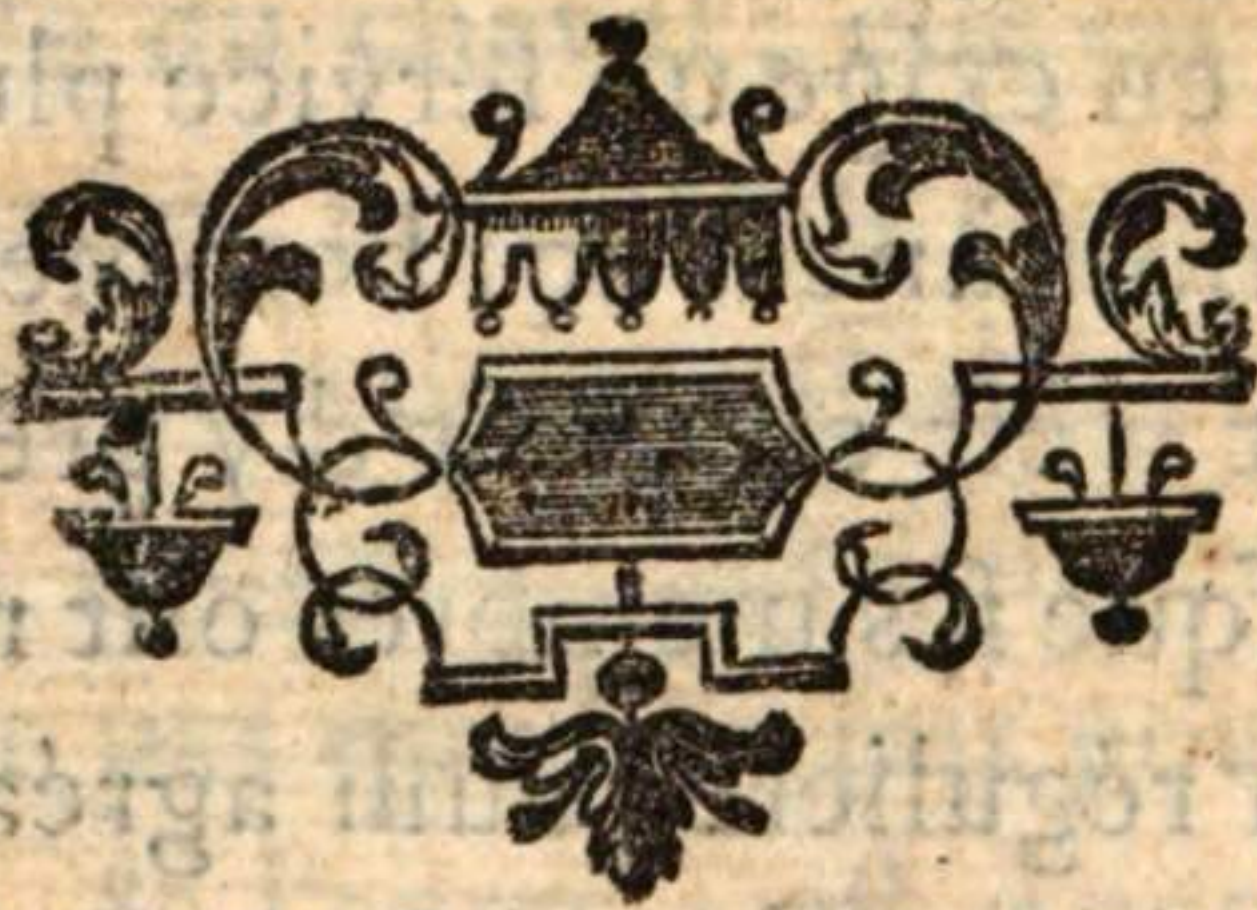
LA Cavalerie est l'art de monter les chevaux, & de les dresser. Cet Art se divise en trois parties principales : la premiere apprend à l'homme à se placer sur le corps du cheval : la seconde, nous fait connoître les opérations que l'on exige de l'animal, & les moyens sûrs de s'en faire obéir : la troisieme, détermine les instans les plus propres à l'exécution des différens mouvemens,

A

soit de l'homme, soit du cheval. Personne ne peut donc être homme de cheval, s'il n'y est bien placé, s'il ne connoît l'usage de ses membres, & s'il ne fait les faire agir à propos. La Cavalerie, ou, ce qui est la même chose, l'Equitation, est art & science tout-à-la-fois: elle est art, par la pratique aisée que donne une grande habitude du cheval; elle est science, par le grand nombre de connoissances qu'un maître doit posséder, & sur lesquelles il doit régler son travail. Le premier pas que l'on fait pour acquérir l'un & l'autre, est d'accoutumer son corps à se soutenir sur le dos du cheval, de manière à ne point craindre les chûtes. On pourroit, pour l'usage essentiel de l'animal, se borner à une posture peu régulière, & dont le seul mérite seroit de produire une

grande force & une tenue à l'épreuve des accidens ; aussi voyons-nous communément que ceux qui se fervent le plus des chevaux, sont très mal placés. Ce seroit avoir bien peu d'ambition, que de se contenter de se servir du cheval en tant qu'il peut nous transporter d'un lieu à un autre, n'importe de quelle façon. L'art a un objet plus vaste, il en exige un service plus digne des connoissances de l'homme, qui cependant n'est en droit d'y prétendre, que lorsque ses membres ont reçu une position régulière, aussi agréable à la vue, que nécessaire à l'exécution. Les regles que l'on s'est prescrites ne sont point arbitraires : on a vu des hommes bien faits & d'une belle proportion, se tenir à cheval différemment des autres, on a cru qu'il falloit les imiter. Un examen sérieux & réfléchi a établi les

premiers principes de la science ; le
tems, l'étude de la Nature, le travail,
l'ont fait parvenir au degré où nous
la possédons.





PREMIERE PARTIE.

DE LA POSITION EN GÉNÉRAL.

LA position la moins affectée est, de l'aveu de tous les Ecuyers, la plus propre à se tenir à cheval & à travailler. Presque tous les hommes se croient naturellement placés ; mais il y en a un très petit nombre qui le sont effectivement. Parmi ceux même qui se font occupés de ce talent, il y en a beaucoup qui se font gênés, & qui, avec du travail, ont à la vérité contracté l'habitude de se tenir régulièrement ; mais outre qu'ils perdent nécessairement de la force, ils emploient un tems considérable à se placer, & réussissent bien différemment de ceux qui donnent tout à la Nature (a). On

(a) C'est-à-dire, qui ne connoissent de prin-

ne peut pas nier cependant que ces Ecuyers ne puissent acquérir des talens & de l'exécution ; mais elle n'est jamais ni brillante, ni étendue, & ils ne peuvent trouver des ressources dans leur position : il n'y a dans leur travail qu'une routine, qui embrasse peu d'opérations. La vraie position est celle dans laquelle l'homme ne se sert point de l'art pour forcer ses membres, mais seulement pour en tirer les secours que peut promettre leur construction. La souplesse, l'aisance, la grace, sont les preuves de la réussite ; une fermeté qui donne des forces loin de les épuiser, assure la vie & les plaisirs de l'homme qui a été assez heureux pour se placer naturellement. Il n'y a qu'avec cette

cipes que ceux que leur indique la Nature bien entendue : je suis bien éloigné de croire qu'il suffise de se laisser porter à cheval, sans observer de méthode.

posture que l'on peut espérer de dresser les chevaux suivant les bonnes règles de l'art; le Chapitre suivant donnera les moyens de l'acquérir.

Il n'y a gueres qu'en France où les gens de cheval connoissent la vraie position; les Allemands, au moins aussi amateurs des chevaux que nous, les dressent avec force, & sans agrément; on fait peu de cas de leur travail. Les Anglois préfèrent les plaisirs de la chasse à ceux du manège; l'Italien n'aime que l'amble, & l'Espagnol n'apprend à ses chevaux qu'à piaffer. Pour avoir une juste idée de la belle position, il faut avoir vû les Ecuyers Cavalcadours du Roi de France, & quelques Chefs d'Académie; c'est chez eux que l'on trouvera la science & l'art dans leur perfection. Aussi doit-on se les proposer comme les seuls bons modeles à imiter. J'ai tâché de les étu-

dier, de suivre leur travail, & de dé-
mêler leurs principes; j'y joindrai mes
réflexions.

CHAPITRE PREMIER.

Des Principes de la Position.

LA Géométrie, l'Anatomie & la
Mécanique nous donnent à l'envi
les premières règles de l'Equitation;
tout esprit juste ne peut douter de leur
certitude. Il est bien plus sage de pren-
dre pour guide des Sciences connues,
que de se livrer uniquement à son ca-
price.

Position du Tronc.

Plus une masse quelconque a de
points d'appui, plus elle est solidement
établie (*b*). Deux points d'appui ne

(*b*) La posture de l'homme à cheval a deux
objets, sa sûreté, & la facilité d'agir sur l'ani-

font point suffisans , s'ils n'ont une largeur considérable ; il faut de toute nécessité en ajouter un troisieme. Le tronc du corps humain peut être placé seulement sur les deux tubérosités de l'ischion , ou sur ces deux os & sur le coccis, qui sera le troisieme point d'appui.

Certains Ecuyers ne demandent qu'un appui médiocre sur les fesses , mais ils prétendent en revanche que l'enfourchure des cuisses doit seule porter le corps. On voit clairement le danger auquel expose une pareille position dans tous les contre-tems du cheval , & la fatigue que l'on essuie continuellement à lutter contre le mouvement de l'animal. Je ne parle point encore des secours que fournit

mal, joint au sentiment réciproque des mouvemens des deux individus.

à l'art la vraie position , & de ceux qui sont inconnus aux hommes qui ne s'en servent point (c). Le mouvement naturel de tout corps qui est mu , est sans contredit de tendre à sa direction : le cheval porté en avant donne au corps de l'homme un degré de facilité à suivre son impression , proportionnée à la vîtesse de l'animal : & pour résister à ce mouvement involontaire qui lui fait porter le haut du corps en avant , il faut que l'appui sur les fesses soit bien plus solide que les deux autres , à raison de la difficulté qu'il éprouve : concluons de là que , plus un cheval a de reins , & plus il faut travailler ses hanches ; plus l'homme doit

(c) Ils sont bien considérables , ces secours , puisque nous voyons tous les jours qu'il est impossible de bien dresser les chevaux , & de les bien mener , si l'on n'a cette position admirable qui fournit des moyens sans nombre.

poser sur ses fesses. Mais il ne doit pas regarder comme indifférente la manière dont il porte dessus ; il les glissera sous le rein & sous les épaules, de façon qu'il se sente sur le coccis même. Cette opération lui sera facile, si les fesses sont peu charnues & les hanches un peu larges, & il sera bien aidé par l'attention continuelle de jeter les épaules en arrière, d'ouvrir la poitrine, de soutenir sa tête droite, & de creuser les reins (*d*) : la moindre roideur

(*d*) Il ne suffit pas de creuser les reins pour acquérir l'assiette ; au contraire, le rein, autant que l'on peut, doit être droit, suivre une ligne un peu oblique en arrière, enforte que chaque vertebre soit exactement sur sa base, ce qui ne se peut aisément, si l'on creuse les reins. Ainsi, un homme ensellé doit-il plus travailler le bas de son rein, que celui qui l'a fait régulièrement.

C'est l'avancement de la ceinture en avant, qui doit procurer l'assiette.

est à éviter à cheval (e). L'homme doit la facilité de se servir de cette position au long travail & à l'attention qu'il y apporte : elle exige une grande souplesse de reins & d'épaules. Le tronc une fois placé de cette manière sur le cheval, il faut se laisser porter sans chercher à se tenir de force, & être dans la continuelle attention de résister au mouvement qui obligeroit de tendre le nez en avant. La seule habitude de maintenir les épaules en arrière & les fesses dessous suffira, mais on doit la regarder comme la base de la Cavalerie.

Position des Epaules.

Les épaules feront bien égales, &

(e) Cette vérité est si constante, qu'on ne verra jamais un homme roide réussir dans aucune partie de l'Equitation; ce défaut occupe trop ses membres, pour pouvoir lui permettre de donner attention aux mouvemens du cheval.

l'une ne baïssera pas plus que l'autre (*f*); mais on évitera avec soin de les roidir dans les commencemens. Je voudrois qu'on les laisât suivre tous les mouvemens du trot excessivement, afin de les dénouer & de leur donner de l'aïssance; très souvent la dureté de cette partie, empêche que l'on ne puisse tenir: quelque force que puisse mettre l'homme, il ne tiendra jamais si bien que lorsqu'il sera souple, bien assis, & qu'il suivra les mouvemens du cheval. Il faut maintenir la tête droite, sans mettre de force dans les muscles du col; la tête doit être placée de maniere qu'une perpendiculaire à l'horison rencontre le bout du nez de l'homme par devant, & la partie la plus inférieure du rein

(*f*) Elles cesseroient d'être égales, si l'une se roidissoit; alors la position ne seroit plus droite, & celle-ci privée de cette qualité, rendroit le cheval de travers.

par derriere (g). Pour disposer ainsi son corps, il faut sans doute que les deux parties s'entr'aident; l'une, en poussant la ceinture en avant; l'autre, en portant les épaules en arriere. Il est bien visible que l'homme, dans cette posture, se trouvera ferme, & ne craindra pas de tomber; l'habitude lui rendra cette position aisée, & il en retirera tous les avantages.

Le tronc doit être si bien en équilibre sur la selle, qu'il puisse se passer des cuisses, & qu'elles ne soient pour lui qu'un secours momentané dans les rudes contre-tems qu'on éprouve sur certains chevaux. Leur position varie suivant les sujets, & suivant les Maîtres, je crois cependant que l'on peut

(g) Cette position peut être vraie à la rigueur dans un corps bien proportionné, mais comme les sujets varient, cela a aussi des différences.

donner des regles générales qui feront entendre les différences.

Position de la Ceinture.

La position des membres du corps à cheval, doit contribuer à placer les parties qui avoisinent le plus le siege de la selle. Le coccis, les os des hanches & les vertebres inférieures sont des parties difficiles à fixer; car c'est toujours dans la position de la ceinture, qu'on doit chercher la sûreté des autres parties. Il ne faut pas tellement mettre les épaules en arriere, qu'elles puissent faire un poids capable d'entraîner les jambes malgré elles. Alors le corps seroit tout-à-fait sur le coccis, & il rouleroit; puisqu'il formeroit un balancier sans cesse incertain. Le rein doit avoir une disposition en arriere, qui dépende de la fermeté des cuisses, c'est-à-dire, qu'il ne faut l'y mettre qu'après avoir éprou-

vé que le poids ne fera pas assez fort pour obliger les cuisses de lâcher ; c'est pourquoi il faut sur-tout tâter le point où toutes ces pièces pourroient être d'accord , & fixer le rein au degré requis. Le coccis doit être poussé le plus que l'on pourra sous les fesses , sans lâcher le rein ; alors toutes ces parties auront de l'affiète , & la ceinture sera en avant. Il faut aussi donner à son rein un degré de soutien convenable à la nature du cheval , & au plus ou moins de dureté de son allure : sur les uns , il faut se relâcher ; sur d'autres , se rassurer ; mais jamais de roideur , car elle est ennemie de toute liaison.

La Tenue.

La tenue de l'homme à cheval ne vient point d'une force extrême qu'il fait passer dans les cuisses & dans les genoux : on laisse aux *caffecous* le petit mérite d'être presque aussi forts que leurs

leurs

leurs chevaux. L'Ecuyer fait consister sa tenue dans la grande quantité des points de contact par lesquels il peut être lié sur le cheval ; c'est-à-dire, qu'il touche l'animal avec toutes les parties de ses cuisses & de ses jambes qui peuvent physiquement en approcher.

Liaison.

Cette liaison, jointe à la direction de son corps, lui produit des effets préférables à ceux qui ne sont occasionnés que par la force. Plus le cheval est étoffé, plus les cuisses de l'homme sont courtes, & plus aussi il se trouve de points difficiles à toucher ; car le corps du cheval forme une espece de cercle ; & la cuisse & la jambe de l'homme deviennent une tangente qui, par sa nature, ne peut toucher qu'en un seul point. Ce principe oblige de chercher des moyens naturels d'approcher le cheval plus facilement & dans plus

de points. On les trouvera infailliblement, si le tronc se trouvant bien d'à-plomb, on laisse les cuisses se fixer à l'endroit de la selle qui sera le plus commode.

Position des Cuisses.

Ceux dont les cuisses sont plus longues, placeront leurs genoux plus bas; c'est ainsi que les cuisses, au lieu de s'écarter du corps du cheval à mesure qu'elles s'éloignent de l'enfourchure, prendront en quelque sorte la tournure de l'animal. Elles doivent, si cela se peut, être tournées sur le plat; parcequ'elles occuperont un espace plus large, & par-là réuniront plus de points de contact. Car les cuisses rondes & charnues ont bien de la peine à tourner les genoux, & elles sont obligées de prendre leur liaison sans pouvoir les fermer. On appelle fermer les genoux, les coller à la selle de sorte

que la rotule & le gros muscle du jarret la sentent également. Mais dans le cas où il faudroit opter de l'un ou de l'autre, on ne doit pas manquer de choisir le muscle du jarret. Malgré le peu de grace qu'il y a de travailler les genoux ouverts; le long travail & l'habitude y remédient cependant beaucoup. Il faut aussi convenir que si l'homme monte un cheval trop étoffé pour l'ouverture de ses cuisses, jamais il ne pourra fermer les genoux & s'asseoir; il fera l'un aux dépens de l'autre: & j'aimerois mieux, en pareil cas, être assis, que fermé du genou. Malgré cette ouverture, on travaille très bien, & ce défaut ne devient pas essentiel, dès que la cuisse n'est pas roulante. La cuisse sera étendue autant qu'il se pourra. Si l'on ne s'occupe qu'à fermer le genou, on sentira bientôt qu'il remonte; puisque l'on travailleroit sans cesse à fer-

rer un corps toujours glissant, & qui échappe à mesure qu'on cherche à le tenir. Il faut donc accorder la liaison & l'étendue: pour cela on ne fera passer de force dans les genoux qu'après en avoir donné à tous les muscles de la cuisse, qu'il faut tourner avec attention sur le plat, comme je l'ai dit, autrement cette force deviendrait préjudiciable. Cette tournure doit venir des hanches: la cuisse ne doit point remuer; ferme, étendue & liée, elle suit tous les mouvemens de la machine qui l'emporte & la meut. On ne doit appercevoir aucun mouvement qui lui soit propre; elle doit en quelque sorte paroître attentive à toutes les opérations qui se passent dans les membres du cheval, pour les sentir & les juger.

L'Etendue.

Il est encore contraire à la bonne

exécution, de trop s'étendre & de trop se lier : par le premier défaut, on perd cette assiette si nécessaire, puisque les muscles, en s'allongeant beaucoup trop, contractent une certaine roideur qui empêche les fesses de porter naturellement : en se liant trop, on fait remonter les genoux, qui, à leur tour, empêchent les fesses de soutenir le poids du corps, & alors on est tout acculé dans la selle. Il faut donc prendre un juste milieu, & ne point trop remonter les genoux, ne point trop les jeter en arriere ; car il y a des Ecuyers qui prétendent qu'il n'y a rien de si beau, que de pouvoir présenter à cheval toute l'étendue de son corps dans tous les sens (*h*) ; en sorte qu'une

(*h*) Cette étendue apparente est du goût de bien des Maîtres ; ils croient que l'étendue des jambes leur donne du poids ; ils sacrifient la véritable assiette à ce prétendu

ligne perpendiculaire tirée de l'épaule, rencontrât la cuisse & le talon. Par ce principe, on doit s'appercevoir qu'ils suppriment totalement l'appui sur les fesses : ils s'imaginent qu'il suffit de creuser les reins, ce qu'ils font à l'excès, au point même d'y mettre une roideur étonnante.

Position des Jambes.

Les deux jambes moëlleuses, tombant bien perpendiculairement sous les genoux sans aucune force, servi-

équilibre. Ce travail devient faux ; car l'animal se menant par des moyens mécaniques, veut de nécessité l'emploi des puissances mécaniques, qui doivent être bien conçues & bien employées. Or, je ne crois pas que l'équilibre donne du mouvement à aucun corps ; il doit même lui ôter l'action. Ces Maîtres font lever le cul à leur homme pour lui allonger les cuisses ; ils perdent dès-lors cette puissance déterminante occasionnée par la posi-

font de contre-poids à tout le corps pour l'aider à conserver son équilibre : elles doivent suivre la tournure des cuisses , & n'en avoir point d'autres. Aussi plus l'homme tournera les genoux en dehors étant à pied , plus ses jambes auront de peine à contracter une bonne habitude à cheval ; alors les cuisses doivent se tourner beaucoup , afin d'éviter la mauvaise position de deux jambes qui toucheroient

tion droite des vertebres les unes sur les autres , & appuyées sur le coccis , & dont la force est augmentée par cette ligne oblique qu'elles forment en arriere , enforte que la tête & les premieres vertebres semblent enfoncer les autres sous les fesses de l'homme.

Je ne puis donc être de l'avis de ces Maîtres , & je pense que l'étendue & l'assiette doivent aller de pair , & qu'il faut considérer la possibilité dans le corps que l'on met à cheval.

le cheval, le mollet en dedans. Les jambes un peu arquées ont bien de l'avantage, pourvu qu'il n'y ait point d'excès, car cela seroit difforme; elles sont bien plus aisées à lier, elles ont des aides plus fines, & elles donnent beaucoup de chasse au cheval, parcequ'elles sont toujours liées & qu'il leur est impossible de s'ouvrir trop. Il faut se servir de ses jambes, sans ouvrir les genoux ni les remonter, & en les portant un peu en arriere à proportion de la sensibilité de l'animal.

Des Pieds.

Les deux pieds doivent aussi être exactement sous les jambes. Ceux qui s'imaginent qu'avec de la force on vient à bout de donner une bonne position aux pieds, se trompent, &, par la roideur des pieds, ôtent à tout le corps l'aisance & la souplesse; car cette

roideur répond aux épaules, comme la dureté de ces dernières influe jusqu'au bout des doigts du pied. Si la cuisse est bien tournée, les jambes le seront aussi, & conséquemment les pieds; ainsi il n'y aura aucune peine à se donner pour les bien placer. Le coup-du-pied doit être très souple, & suivre exactement tous les mouvemens de la jambe, sans chercher à en faire de particuliers, ou en portant les pieds trop sous le ventre du cheval, ou en s'en éloignant trop. Ces deux positions ne peuvent exister sans roideur. C'est un vice très considérable que de baisser la pointe du pied; par-là on fait remonter le genou, & bientôt l'on est, comme l'on dit au manège, le cul en l'air. Le défaut opposé doit être évité avec le même soin. Ainsi, on placera sur la même ligne le talon & les doigts du pied; ils seront les uns & les autres

morts, fans aucune force particuliere : la jambe feule doit ordinairement faire tous les mouvemens. Les hommes de cheval favent donner, en baiffant un peu le talon, des tems de chaffe qui font fort eftimés ; mais les commençans doivent s'en tenir aux principes.

De l'Enveloppe.

Les jambes & les cuiffes forment ce qu'on appelle l'enveloppe (i). Des cuiffes & des jambes trop courtes donnent peu d'enveloppe ; trop grandes, elles ôtent de la tenue : il faut donc une certaine proportion. Il n'est pas néceffaire d'être d'une grande taille pour bien monter à cheval, il fuffit de

(i) La véritable enveloppe exige de la fermeture dans les cuiffes, de l'étendue dans les jambes & dans tout le corps, & du soutien dans les reins.

se choisir des chevaux proportionnés à l'enveloppe que l'on peut avoir, & c'est une erreur de croire que les petits hommes sentent bien moins de choses que les grands (k). Si l'on assortit la taille de l'homme & du cheval, quelle différence y aura-t-il donc? le sentiment ne vient-il pas de la bonté de la tête de l'homme, de ses connoissances & de la précision de son tact? Pourquoi regarder comme le principe du sentiment, des membres qui sont les instrumens de l'exécution? si l'homme connoît, s'il juge bien, ne les fera-t-il pas agir à propos, quelque mal conf-

(k) Il faut pourtant convenir que dans un grand homme bien placé, les puissances mécaniques sont plus efficaces que dans un petit homme; puisque dans le premier, le principe de la puissance est plus parfait; malgré cela, on sent très bien, quoique petit.

truits qu'ils soient ? ne voyons - nous pas de très mauvais corps exécuter très proprement ? Concluons que si la tête est bonne , tout le reste réussira avec le tems. On pourra se flatter d'avoir donné à l'étendue , à la liaison & à l'enveloppe toute leur aisance , si le passage de l'allure la plus douce à la plus dure ne fait aucun changement dans leur maniere d'être ; car sans la perfection , on se racroche , ou l'on s'ouvre : ce que l'on ne peut éviter , que par l'heureuse disposition du bas du corps.

De la Main.

Le corps, les cuisses, les jambes étant placées, l'homme ne craindra plus déformais de tomber, sa position l'en empêche ; mais sa main encore indécidée ne peut guider, il faut la fixer & lui donner une attitude à laquelle elle rapporte tous ses mouvemens. On

se sert ou de la main gauche toute seule ; alors les deux rênes y sont passées, & le petit doigt les sépare ; ou de la main droite, celle-ci tient les rênes en dessus, sans les partager : on tient encore les rênes séparées dans chaque main. Si l'on tient les rênes dans une seule main, n'importe laquelle, elle doit être posée précisément au milieu du corps de l'homme, de sorte qu'une ligne droite puisse diviser la moitié de l'encolure du cheval, & rencontrer le milieu de l'espace qui se trouve entre les deux rênes : le coude, la main & le poignet doivent être sur la même ligne, sans que le poignet rentre en dedans, ni qu'il s'arrondisse en dehors. Aucune de ces positions n'est naturelle : la main n'est point dans sa force : ses mouvemens sont toujours gênés, & le tact ne peut en être moëlleux.

Des Bras.

Le bras tombera naturellement de l'épaule, sans avancer le coude, ni le retirer (1). Que l'on évite surtout de le coler le long du corps; on ne pourroit le faire sans roideur, & nous sommes convenus qu'il falloit l'éviter. La main doit être soutenue perpendiculairement environ à trois doigts du pommeau de la selle, lorsque le cheval rentre bien: elle doit être fermée, & tenir les rênes bien égales sans les laisser couler, & pour cela on allongera le pouce dessus. La main ainsi

(1) Il faut pour cela qu'il soit assez long, car s'il se trouve court, il faudra nécessairement le détacher, afin que la main se trouve au milieu du corps. Il ne faut pas oublier que ce qui doit régler la position du coude & de l'avant-bras, doit être la main; placez la d'abord, ensuite vous penserez au reste.

placée, doit toujours demeurer dans la même ligne perpendiculaire; mais il ne faut pas employer d'autre force que celle qui est indispensable pour ne pas la laisser tomber, & pour soutenir les renes. Dans cette partie, surtout, la moindre dureté est à éviter. La main dure est celle qui emploie de la force pour soutenir les renes: la main douce & légère est celle qui se contente de ne point remuer, & qui met si peu de force pour se soutenir, que le cheval ne sent pas même le poids des renes. La main peut être en même-tems légère & assurée; car pour être assurée, il suffit qu'elle soit en garde contre les mouvemens déordonnés de la tête du cheval; ce qu'elle peut faire sans force. Ainsi, la bonne main est bien placée devant elle, légère, assurée, capable de sentir la moindre des impressions que le mors

peut faire sur les barres du cheval. Enfin, elle doit être juste, c'est-à-dire, qu'elle doit faire agir les rennes à propos, & au degré nécessaire pour tirer de l'animal l'exécution qu'elle en exige. La bonne main est le prix d'une bonne affiette & de l'aifance; le tems & une pratique bien raisonnée, peuvent donner l'une & l'autre. Il n'y a rien de si commun que d'entendre dire à des gens qui n'ont nulle teinture de l'Art, qu'ils ont surtout la main très douce: s'ils favoient les premiers principes, ils n'auroient pas d'eux une si bonne idée.

Personne ne peut réussir à se placer comme il faut, s'il ne comprend bien les regles de la bonne position: il faut que l'esprit les conçoive, avant que d'accoutumer le corps à la prendre. C'est une des principales raisons pour lesquelles on voit tant d'hommes
être

être si long-tems à se donner une posture supportable. Les secours sont lents, & le plus souvent nous laissons à la Nature le soin de former notre position, sans nous donner la peine de l'aider : c'est cependant à quoi l'Art doit prétendre.

La grace est le comble de la perfection qu'un homme puisse acquérir à cheval : elle est bien arbitraire pour tout le monde ; mais elle devient réelle pour l'Ecuyer, puisqu'elle consiste dans la belle position, dans la souplesse de ses membres, dans son adresse à s'en servir. Une certaine tournure de corps agréable, une physionomie gracieuse contribuent infiniment à la grace de l'homme à cheval.

On ne doit jamais commencer à travailler les chevaux, que le corps ne soit accoutumé à une bonne position ; autrement on contracte de mauvaises

habitudes, & on exécute de travers. Cet article mérite attention, car si l'homme est placé de travers, nécessairement le cheval l'est aussi (*m*) ; alors on ne dresse plus les chevaux, on les gâte. Cependant rien de plus commun que d'entendre dire à des hommes sans position, qu'ils sont en état de dresser un cheval. Il ne faut pas non plus différer la connoissance des principes jusqu'à ce que la posture soit finie entièrement ; l'étude deviendrait bien ennuyeuse à un véritable amateur : il faut prendre un juste milieu, & développer à l'esprit les mystères de l'art à mesure que le corps pourra permettre de les com-

(*m*) Je n'ignore pas que je fais souvent paroître des choses déjà dites ; mais j'ai cru qu'il le falloit pour la plus grande intelligence.

prendre & de les sentir : c'est alors que la théorie & la pratique doivent s'aider mutuellement.

CHAPITRE II.

Observations sur les différentes constructions du Corps humain, par rapport à la Position qu'il doit avoir à cheval.

LA Nature doit être la première maîtresse de celui qui prétend devenir un jour bon Ecuyer ; elle doit, s'il se peut, ne lui avoir rien refusé des qualités extérieures : l'adresse, la souplesse des membres, un bon tempéramment & un corps bien proportionné, sont ces ressources naturelles qui donnent tant d'avantages à l'Ecuyer. Mais cette belle structure extérieure, qui a tant d'apparence,

ne suffit pas pour se bien placer à cheval, il faut encore que les muscles & toute l'habitude de la machine soient susceptibles d'effectuer les différens degrés de force & de souplesse nécessaires dans l'Equitation, & qu'ils soient assez d'accord ensemble, pour ne pas se nuire. C'est peu d'avoir acquis à cheval une position gracieuse & conforme aux regles qu'elle nous a prescrites, car après un certain tems de travail, on parvient à donner à ses membres un arrangement régulier : mais ce n'est point là le plus difficile ; le jeu intérieur des ressorts inconnu à tous ceux qui ne sont point initiés dans notre art, ce jeu, dis-je, mérite une attention d'autant plus grande, que c'est la partie la plus savante de l'Equitation. Peu d'hommes ont assez d'acquis pour connoître ces perfections, peu les sentent, & moins

encore font en état d'en parler avec justesse. Faut-il donc s'étonner désormais, si des corps bien à cheval en apparence, ont une exécution si bornée & une portion de sentiment si petite? La première disposition du corps humain à cheval est essentielle; elle prépare à faire connoître les moyens cachés propres à faire agir l'animal; & ce n'est qu'après un long travail, que les yeux deviennent assez savans pour distinguer la position d'avec les agens qu'elle procure dans un corps conduit avec méthode, & disposé avec art, & jamais dans un corps qui aura suivi, pour se placer, une route écartée de la Nature. Sans la vraie position, on s'écarte de la bonne exécution: exécution facile à proportion de ce qu'elle est dans la Nature.

La position est la première & la dernière leçon que reçoit l'Ecuyer;

c'est-à-dire, que jamais elle n'est assez finie, qu'elle se dérange continuellement si on n'a une attention continuelle à la garder, & que l'Ecuyer habile cherche sans cesse à la rendre plus belle. Qu'on ne s'étonne donc pas si j'en parle d'une manière si étendue, tout devient essentiel dans un Art où peu de chose fait une différence marquée.

Le premier soin est de choisir un Maître habile & connu par ses talens. C'est une erreur grossière de s'imaginer que l'on peut devenir Ecuyer, sans les conseils des gens savans; ce n'est qu'après avoir acquis une certaine expérience, que l'on peut se passer de ce secours.

Il ne suffit pas de se bien placer sur un cheval qui est en repos, il faut encore garder sa position dans toutes les allures; voilà la grande difficulté. Si

l'homme avoit assez de force, il réussiroit; mais elle n'est pas suffisante pour soutenir seule les secousses auxquelles le cheval l'expose, il faut avoir recours à l'art. L'à-plomb & la liaison suppléent à nos forces: mais ces deux moyens se contredisent dans les commencemens; il résulte de ces actions opposées, des difficultés sans nombre. Si l'homme pouvoit garder l'arrangement primitif que l'on donne à son corps, les inconvéniens seroient bien moindres: mais nous voyons que tous ceux qui commencent, portent tout le haut du corps en avant au plus petit mouvement du cheval, enforte que pour se tenir, ils mettent bien de la force dans les cuisses, & contredisent la leçon du Maître. Puisque cet à-plomb est difficile à acquérir, je voudrois que dans les premières leçons, on négligeât tout pour donner à l'E-

leve la facilité de ne point varier sur les trois points d'appui dont j'ai parlé ; & alors je crois qu'on doit beaucoup trotter à la longe. Plus l'allure du cheval sera étendue, plus les défauts qui empêchent l'à-plomb prendront de force & deviendront difficiles à détruire, & cela dans les meilleurs corps ; je voudrois donc que le Maître ne fît trotter l'Ecolier que lorsqu'il jugeroit que cette allure ne dérangeroit point son à-plomb, & qu'il le fît passer alors par tous les degrés de vitesse pour fortifier cette assiette, si difficile à acquérir.

J'ai vu cependant une espece de corps bien fait & propre à l'Equitation, ne pouvoir pas absolument se tenir à l'allure la plus douce, & tomber sans cesse ; j'ai attribué ces accidens à une extrême roideur & à une extension forcée de tous les muscles, qui l'empêchoient d'agir pour préser-

ver l'homme des chûtes. Les genoux, surtout, étoient si roides, qu'ils forçoient les cuisses & les jambes à former deux branches de compas qui alloient toujours en s'éloignant de la selle; les reins & les épaules se roidissoient aussi, enforte qu'on eût dit que le corps étoit tout d'une piece. Après bien des expériences, je me suis enfin avisé d'obliger mon homme de plier extrêmement les genoux & les coudes, & de laisser flotter ses épaules comme cela se pourroit. Tant qu'il suivoit mes conseils, il étoit à l'abri des chûtes; mais un rien le remettoit dans son premier état de roideur. Je pris alors le parti de l'arrêter tout court dès que je m'appercevois qu'il se roidissoit; je le replaçois & je continuois la leçon. Après bien du tems & des peines, le sujet se trouva à l'abri des

chûtes , & il ne lui restoit qu'une dureté ordinaire.

Cette roideur vient du peu de jeu des muscles & de leur trop grande tension ; ils ont besoin de grands mouvemens qui leur donnent du liant & de l'action , afin de les préparer au placement du corps ; c'est alors qu'il faut trotter pour dénouer les épaules , & assouplir les reins. J'ai travaillé sous un Maître qui avoit pour habitude , lorsque ses Ecoliers commençoient un peu à se placer , de leur ordonner de laisser aller les épaules comme le mouvement du cheval l'exigeoit , sans les assurer , pour leur faire observer une position décidée ; dans peu de tems , elles étoient souples au trot. Qu'importe à l'homme que tous ses membres soient bien disposés , si on n'a pas eu soin de lui donner les moyens propres

à le rendre maître de toutes les parties de son corps: on l'oblige d'être assuré, au lieu de l'affouplir; on l'endurcit, on en fait une machine qui ne peut se mouvoir que d'un sens. Affouplissez donc le corps de l'homme avant que de le placer; car je trouve bien plus simple de disposer par partie un corps à recevoir les impressions que vous voulez lui donner, que de chercher à placer le tout dans une position difficile & presque toujours contraire à son état actuel. Examinez avec soin les bonnes & mauvaises qualités du corps que vous placez; que l'expérience & l'étude vous fassent juger sainement, afin de travailler chaque membre suivant ses besoins, & de parvenir à une position parfaite qui soit le résultat des opérations de chaque partie.

Il se trouve aussi des corps bien construits & bien proportionnés auxquels

on donneroit tout de suite une bonne position ; mais un relâchement continué dans les muscles & une foiblesse singulière leur ôtent toute consistance : la machine affaïssée sur elle-même, n'ose faire aucun effort pour se soutenir ; on diroit qu'une défaillance subite défunit ses membres. Cet état de molesse vient de la foiblesse des reins. Il n'y a que le travail modéré qui puisse insensiblement fortifier ces fortes de corps ; mais il faut agir avec prudence, car il pourroit arriver que la Nature, abattue par la fatigue, changeât en une roideur extrême, cette foiblesse qu'on veut détruire. On doit observer qu'il faut exercer les corps, & non les fatiguer : l'exercice accélère les progrès ; la fatigue les arrête.

Des corps ainsi ménagés, viennent tôt ou tard à prendre ce degré de force suffisant pour le soutien de la machi-

ne ; ils ont même un liant supérieur à celui des corps roides qu'il a fallu assouplir ; il faut en quelque sorte rompre & briser les uns en les forçant à plier les jointures , tandis qu'il faut unir dans les autres toutes les parties disjointes.

La différente coupe des corps , forme des difficultés qui varient sans cesse. En effet , qu'un homme soit souple , il peut encore avoir dans sa construction des obstacles sans nombre , s'il projette d'arriver un jour à une connoissance parfaite de l'Equitation ; car alors il doit chercher à acquérir le sentiment , cette finesse qui n'est donnée qu'à la vraie position , & que l'on obtient à mesure que l'on s'en approche. Un mauvais corps doit forcer ses membres à prendre enfin une position conforme aux regles de l'Art : cette position démontrée vraie & puissante

par les loix mécaniques & par les moyens de les employer d'une maniere conforme aux loix de la Cavalerie. On peut assurer que l'expérience & l'usage doivent décider de la valeur d'un système dans ce genre : une belle exécution parle toujours en faveur de celui qui mene bien un cheval. Revenons aux différentes constructions.

L'enveloppe, l'assiette & l'étendue sont les objets les plus essentiels à examiner dans le corps d'un homme à cheval ; si l'une ou l'autre n'a par sa nature toute la perfection requise, il faut au moins qu'elle en approche. Un Maître habile ne cherchera donc point à asséoir trop un homme peu fendu, tandis qu'il donnera la plus belle assiette à celui qui est proportionné.

Les petits hommes sont exposés à tous les inconveniens possibles : lorsqu'ils sont bien faits, le défaut est

moindre ; mais l'imperfection est toujours générale dans un petit corps , rien chez lui ne peut acquérir ce degré de puissance qui décide la belle exécution.

L'homme dont les cuisses sont courtes , doit chercher à s'étendre , afin de ne perdre aucun des points de contact qu'elles peuvent avoir physiquement ; car on doit corriger dans un mauvais corps les défauts , à proportion de ce qu'ils sont plus essentiels & plus contraires à tout principe. L'enveloppe & l'étendue sont préférables à l'assiette , d'autant plus que l'assiette ne devient vraie qu'autant qu'elle est préparée par l'enveloppe & l'étendue ; si ce mauvais corps peut obtenir de l'assiette sans leur préjudicier , on en tirera tout le parti que l'on pourra , toujours en maintenant dans chaque membre le droit de contribuer au placement général.

Lorsque les reins sont longs & le coccis placé très bas, il est visible que le haut du corps a beaucoup de disposition à se porter en avant; il faudra donc résister à ce penchant en pliant beaucoup les reins & en poussant la base le plus que l'on pourra sous les fesses; peut-être si les cuisses ne sont pas trop courtes, pourra-t-on réussir & venir à un certain degré d'exécution; si elles ont ce défaut, il est presque impossible de devenir Ecuyer.

Des reins longs, des cuisses & des jambes courtes & rondes, des membres défectueux sont des raisons valables pour renoncer à l'Equitation: cependant, par état, on doit quelquefois s'y livrer jusqu'à un certain point; alors les prétentions se borneront à exécuter les choses les plus simples & indispensables.

Du plus au moins, presque tous les
corps

corps ont quelqu'un des défauts dont je viens de parler ; je crois donc qu'il est essentiel de corriger & même de détruire celui qui existe , avant que de parler d'une position finie.

J'ai souvent entendu conseiller de suivre la Nature & ses regles pour placer l'homme à cheval : je vois cependant que personne n'y est placé comme il faut sans le secours de l'art. Cette pensée ne peut-elle pas être expliquée ? Cet homme qui mene ses chevaux à l'abreuvoir , est dans une position naturelle ; il se laisse aller tout-à-fait sans aucun soutien : ses chevaux veulent prendre de la gaieté , il se racroche , se roidit , & se met de travers : cependant c'est la Nature qui le guide & lui apprend à se tenir. Que fait l'Art ? il détruit ce que fait la Nature ; car dans tous les cas il exige du soutien , & souvent une force mêlée de

liant, que jamais la Nature ne donne toute seule. Comment accorder ces deux idées ? le voici. L'Art fondé sur des regles sûres, a observé que la Nature, quoique bonne, n'a pas toujours mis le ton nécessaire dans chaque occasion; il y a souvent trop de force, ou trop de foiblesse. L'Art a examiné les propriétés de l'une & de l'autre, & le résultat de leur mélange: de là on a formé des principes d'après l'expérience. A mesure que l'Art s'est fortifié, on a découvert les degrés & les nuances, les occasions convenables; on a enfin réussi à connoître la vraie position, celle où toutes les parties du corps ont les qualités requises dans toute leur perfection. Ce sont ces observations souvent réitérées, qui ont donné lieu à une suite de connoissances bien fondées, & qui ont fait un art de l'Equitation.

CHAPITRE III.

*Diverses Réflexions qui ont rapport
à la Position.*

De l'aisance & de la ligne d'appui.

L'AISANCE, que l'on recommande si fort aux hommes de cheval, est une extrême facilité à faire agir les membres indépendamment les uns des autres, en sorte que le mouvement particulier d'une partie n'influe pas sur le général pour lui faire tort; car il ne suffit pas d'être placé à cheval selon les bonnes règles, il faut encore y être placé de manière à pouvoir faire agir les membres sans que cela dérange la position dans les mouvemens les plus durs du cheval. L'homme doit être en état d'opérer; mais il ne le fera pas, s'il a de la peine à résister à ces

mouvemens. Ce qui fait conclure que l'aifance ne vient qu'après avoir trouvé une position ferme, laquelle elle-même est le fruit du bon arrangement des parties du corps. Un homme qui dans sa position fera guidé par les loix de la mécanique convenables à l'Equitation, avec peu de force, fera plus ferme à cheval & plus aisé, que celui qui emploiera toute la vigueur de ses cuisses pour se tenir. Si l'on met une force mal entendue, il y a une contraction dans les muscles, qui les empêche de faire leurs fonctions: il faut sur le corps du cheval un liant doux, qui permette aux parties d'en bas de se coller sur l'animal.

On se figure bien que le corps ne peut acquérir ce mérite, sans un long travail; car on voit d'ordinaire les Novices défectueux dans quelques parties; tantôt c'est le bas qui ne se

prête point, tantôt c'est le tronc qui devient roide: puisqu'il y a un rapport si immédiat entre ces deux parties, il résulte une contradiction perpétuelle, parceque l'une ou l'autre peche & s'oppose au bien, & ce n'est qu'après avoir accordé en quelque sorte leur maniere d'agir, que l'on commence à opérer comme il faut sur le cheval. Une des choses les plus difficiles à l'homme, est de conserver le rapport exact (*n*)

(*n*) Je m'étois servi mal à propos du terme d'équilibre; cette expression est fautive par rapport à l'Equitation, puisque l'équilibre désigne un repos, & que le but de l'Equitation est une force active de l'homme sur le cheval, ce qui ne fauroit exister & s'accorder avec l'idée de repos. Cependant on pourra se servir de cette expression par rapport au cheval en tant qu'il est le corps mû; mais l'homme ne peut être en équilibre, s'il veut agir efficacement sur l'animal.

qui doit exister entre ses jambes & le haut de son corps. Je m'explique, le tronc du corps humain placé sur le cheval peut se porter en avant, si les épaules ne sont pas sur les fesses; il peut se porter en arriere, si les cuisses & les jambes n'ont pas assez de force pour le retenir.

De même si le buste se porte trop en avant, les cuisses & les jambes se porteront en arriere, & il s'ensuivra les mêmes fautes que dans le premier cas, & de plus grandes encore. Il faut donc que le haut & le bas ne cherchent point à s'entraîner l'un l'autre; & leur accord réglé par nos principes, maintiendra le corps dans sa véritable assiette. C'est sur ce raisonnement qu'un homme doit former la sienne, car c'est à lui à sentir. Nulle loi ne peut fixer à un homme le point précis où il est assis, c'est à lui à tâ-

tonner jusqu'à ce qu'il se trouve bien à son aise, & toujours dans la même position sur le cheval qu'il monte actuellement; car le même homme trouve peu de chevaux également proportionnés à sa taille, & pour être bien sur tous, il doit consulter cette même proportion. Un petit homme est plus en arriere sur un petit cheval, il doit être plus en avant sur un grand; s'il étudie la Nature, il sentira à quel point & à quel degré il peut être assis sur ces chevaux. Il n'est pas possible de donner une regle universelle à laquelle chaque homme puisse conformer son assiette: on démontre les loix de la Nature, & la marche qu'elle fait dans un corps bien proportionné à son cheval, c'est à l'intelligence de l'homme à connoître ses moyens, & à se conformer le plus qu'il peut au modele que donne la Nature.

Au reste, un homme aisé à cheval dont la position ne varie point, qui essuie sans dureté & sans efforts les contre-tems les plus durs, & qui se trouve toujours en état de travailler, est nécessairement bien placé, quoiqu'à l'extérieur il semble avoir des défauts; nous devons croire que sa construction est telle qu'il n'auroit pû se placer autrement.

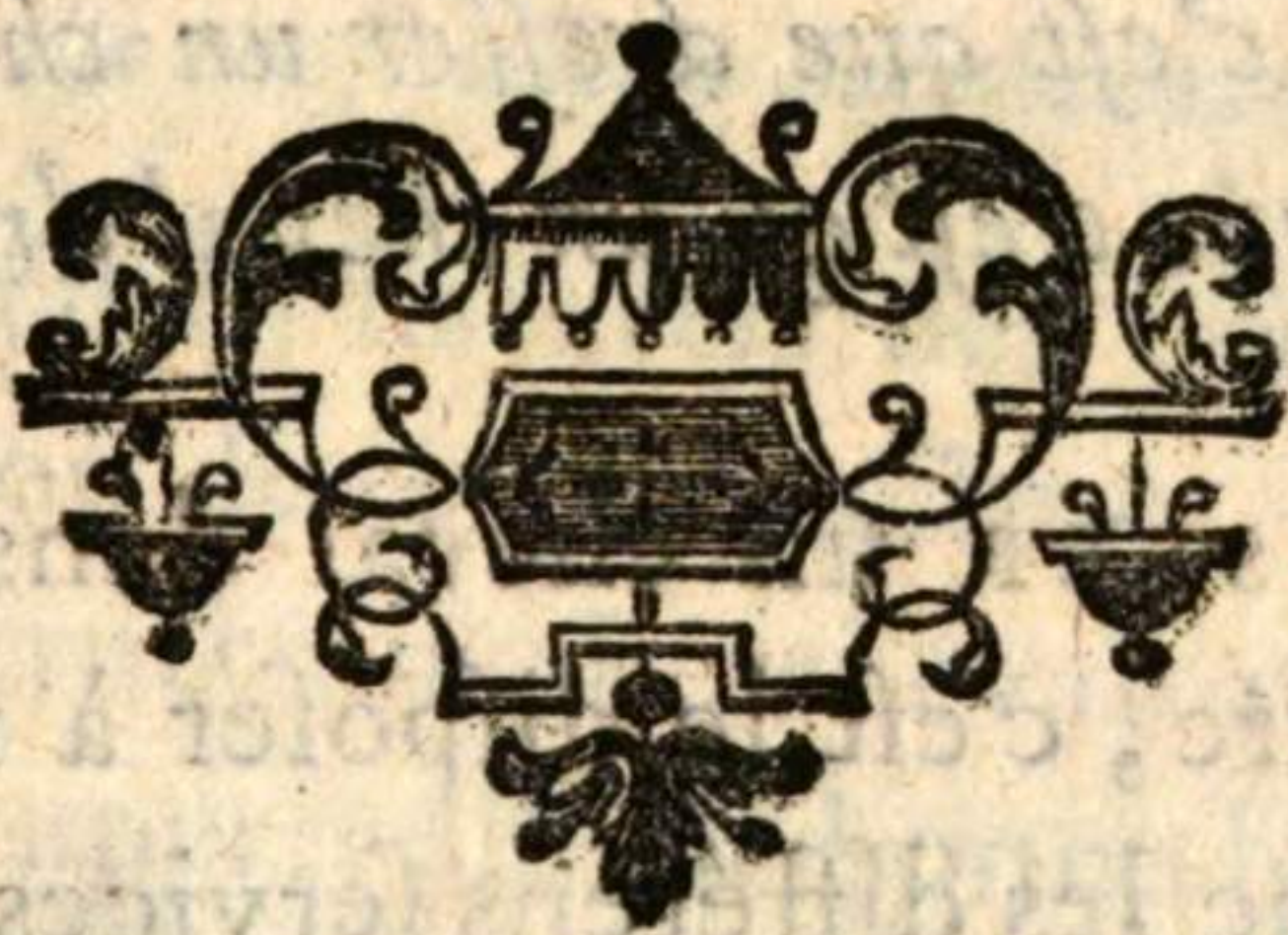
L'art de la Sculpture semble nous donner un avis dans les principes essentiels dont elle se sert pour placer ses figures: le Sculpteur, dans les attitudes un peu fortes, ne doit jamais manquer à faire passer la ligne d'appui de sa figure, de maniere qu'il se trouve de tous côtés un contre-poids assez grand pour maintenir l'équilibre; un corps penché ne peut se soutenir que par cette adresse du Sculpteur. L'homme de cheval ne doit-il pas se confor-

mer à cette regle ? C'est à lui , comme je viens de le dire , à chercher cette ligne : & si l'on voit des défauts considérables dans la plûpart des Eleves , c'est qu'ils ne connoissent pas ces secrets ; ils mettent de la force où il ne faudroit que de l'à-plomb. Ces observations paroîtront peut-être frivoles & inutiles , mais je prie d'être persuadé qu'il est impossible d'acquérir une position décidée , si l'on ne cherche avec soin & réflexion tous les moyens qu'indique la Nature ; & comme on nous parle peu de ces moyens & de ces ressources que le travail nous montre , j'ai mieux aimé m'étendre peut-être trop , que de tenir le sentier trop étroit. Que nous indiquent les autres Ecrivains sur l'Equitation ? Les Arts ne peuvent se perfectionner que par les écarts heureux d'un génie qui ne se contente pas de

suivre ses guides. L'Equitation, dans sa théorie, est susceptible de découvertes ; ce n'est qu'en se permettant de penser, qu'il est possible de joindre de nouvelles idées aux connoissances des autres Ecuyers.

Telles sont celles que j'ai eues sur la position de l'homme ; objet le plus intéressant de l'Art, & sans lequel même tout ne se feroit que par la force du corps. Je dirai, en finissant cet article, que l'on doit considérer le corps humain à cheval sous deux points de vue : ou dans un arrangement de parties qui influe peu sur l'animal ; arrangement purement pour les yeux, & dans lequel on s'occupe sur-tout à plaire ; ou bien dans une position dirigée par les loix mécaniques, par des connoissances profondes des impressions qu'elles peuvent faire sur le cheval, & alors elle

de vient souvent plus solide qu'agréable. Heureux qui peut unir ces deux qualités, & avoir une exécution aussi remplie de grace, que remplie de science!





S E C O N D E P A R T I E.

*Opérations que l'on exige du cheval,
& moyens sûrs de s'en faire obéir.*

C H A P I T R E P R E M I E R.

*Ce que c'est que dresser un cheval, &
ce que c'est qu'un cheval dressé.*

DR E S S E R un cheval dans le sens ordinaire, c'est le disposer à rendre à l'homme les différens services qu'il en exige. Les soins, la patience & le tems peuvent donner aux chevaux une certaine éducation : mais si on ne les travaille pas suivant les bonnes regles de l'Equitation, le cheval ne peut être dit dressé. Nous voyons journellement des hommes se servir des chevaux,

fans pour cela que l'art ait été employé pour les former : si ces sortes de chevaux ne sont naturellement doux, sages & disposés au genre de travail qu'on en exige, ils causent de très grands désordres, occasionnés par leurs défauts naturels, par leur ignorance & par la mal-adresse de celui qui les monte.

Mauvaise construction des chevaux.

Les défauts naturels des chevaux viennent ou de leur caractère, ou de leur construction. Le cheval qui n'a point été apprivoisé de bonne heure, ne peut souffrir l'approche de l'homme, il tâche de l'écartier; si par surprise ou par adresse on réussit à le monter, il fait tous ses efforts pour se débarrasser de son homme, il faute, il s'emporte; quelquefois même il se couche par terre; en un mot, le cavalier court des ris-

ques continuels avec un animal qui met toutes ses forces pour se défaire de lui. Quelque bon caractère qu'ait le cheval, il devient dangereux par sa construction dans bien des occasions; car les raisons physiques l'empêchent d'obéir d'une manière sûre pour l'homme, si on n'emploie pas les secours de l'art pour remédier à ce que ses membres auront de défectueux.

Manège nécessaire.

C'est donc une idée fautive de prétendre qu'il est naturel au cheval d'aller sous l'homme, comme à celui-ci de le monter. Si l'on est assez heureux pour rencontrer un cheval d'une belle construction, fort, vigoureux, sans caprice & d'un bon naturel, comment fera-t-on plus en sûreté, s'il ne fait ce que le cavalier lui demande? obéira-t-il sans rien savoir? ne fera-

est-il pas sans cesse sujet à se tromper, surtout si son homme, aussi incertain que lui, cherche à lui faire faire tout le contraire de ce que l'opération exige. L'ignorance du cavalier trouble le cheval & le fait se désespérer, & le défaut d'habitude du cheval à obéir à des opérations certaines & qu'on lui fait connoître, expose la vie de celui qui le monte. Il n'y a que la connoissance & la pratique de l'art de l'Ecuyer qui puisse remédier à tant d'inconvéniens. Je ne prétens pas qu'il faille être très bon Ecuyer pour tirer parti d'un cheval, mais au moins doit-on avoir les premiers principes de l'Art. Cependant une infinité d'ignorans déclament contre cet Art, & prétendent qu'il est inutile d'apprendre à monter à cheval & de dresser les chevaux; ils disent que le manège ruine les chevaux, & que les Ecuyers sont ceux qui en fa-

vent le moins. Je laisse aux gens un peu connoisseurs à décider. Ces Messieurs ignorent que le manége bien entendu & pratiqué avec discernement assouplit les chevaux, leur apprend à se servir de leurs membres, à obéir à l'homme, & à lui procurer de l'agrément. Je fais bien que souvent les chevaux se ruinent au manége, mais ce n'est pas la faute de l'Art, c'est celle de l'Ecuyer, qui, quelquefois, n'est pas assez modéré, veut trop avancer, & exige trop du cheval. Mais tant que l'on se bornera à ne demander à l'animal que ce que ses forces lui permettent de faire, jamais on ne ruinera un cheval. On se plaint aussi que souvent les gens de cheval sont les plus incommodes dans les manœuvres militaires: c'est une plainte mal fondée, car sans doute ceux-là savent mieux que les autres ce qu'il faut demander au cheval,

cheval,

cheval, & tant qu'ils se borneront à faire ce qu'il faut, jamais le désordre ne viendra de leur part; au contraire, il seroit à souhaiter que les Escadrons ne fussent composés que de gens qui sussent bien mener leurs chevaux: que l'on consulte là-dessus les plus habiles Officiers de Cavalerie.

Dresser, en terme de Manège.

On dresse les chevaux pour le manège, pour la guerre, pour la chasse, ou pour la promenade: les mêmes principes servent à dresser ces différentes especes de chevaux. Ceux de manège doivent être les mieux dressés, puisqu'ils sont destinés à apprendre aux élèves toutes les regles de l'Art, & qu'ils servent de modeles. Les chevaux destinés à la guerre, & à monter les Princes & les Officiers les jours de parade, doivent être bien dressés;

mais on n'exige pas d'eux les mêmes talens que des chevaux de manège. Plusieurs s'imaginent que les chevaux de chasse doivent être exempts de manège, & qu'il leur suffit de bien courir; c'est une erreur. L'expérience nous fait voir que les chevaux que l'on met à courir sans les y avoir disposés par le manège, sont bientôt ruinés; ils ont une maniere de courir désagréable, & ne sont jamais sur les hanches. Quant ils sont raccourcis, ils sont près d'être bons à réformer, parceque jamais ils n'ont été travaillés dans les regles. Un bon coureur passe par toutes les leçons qui peuvent contribuer à lui assouplir les membres, à augmenter sa légereté & son obéissance. La méthode employée pour dresser ces fortes de chevaux, est celle qui convient le plus aux amateurs de cavalerie.

Divers usages des chevaux.

Les chevaux de manége ne sont bons que dans les promenades & dans les occasions où il faut briller : peu de curieux sont en état de destiner des chevaux uniquement à la parade ; d'ailleurs, il y en a peu qui soient capables de bien les finir. La plûpart des airs de manége ne sont point propres pour les différents usages que l'on fait du cheval : puisque pour maintenir un cheval en état d'être mis à son air, il faut lui conserver cette gaieté que donne un long repos, sans cela jamais il n'y est bien. Ce n'est pas que ces chevaux ne soient estimables, au contraire, tout homme de cheval doit se faire un devoir d'en monter souvent ; rien ne contribue plus à replacer un homme dérangé par les voyages, la guerre & les chasses, que de prendre quelques leçons sur des chevaux de

manége. Mais le genre des coureurs semble le plus propre à tirer de véritables secours d'un cheval; ce genre consiste plus à donner au cheval de l'aifance & de la souplesse, que du brillant. On demande à ces fortes de chevaux d'aller vîte, sûrement & agréablement. Ceux de manége sont destinés à bien exécuter les airs auxquels ils sont propres, à observer une juste mesure de terrain, & une cadence bien égale. Les chevaux de guerre sont dressés à-peu-près de la même maniere, mais ils sont moins finis & moins rassemblés: il faut, de plus, qu'ils soient en état de soutenir de longues fatigues, & qu'ils n'aient aucune espece de peur.

But de tout Travail.

Quel que soit l'usage auquel on destine un cheval joli, fort, plein d'ame & de bonne volonté, les premiers élé-

mens font les mêmes ; ils tendent également à mettre le cheval sur les hanches , à lui donner une grande souplesse dans tout son corps , & une grande obéissance à tous les mouvemens du cavalier. Un cheval bien dressé est donc celui dont toutes les parties du corps sont bien assouplies , c'est-à-dire , qui ont reçu par le travail la facilité d'opérer différentes actions chacune en particulier , ou toutes ensemble , suivant le desir de l'homme ; & dont la volonté est tellement gagnée , qu'il obéisse aux opérations les moins sensibles. Il ne faut pas croire qu'un cheval qui travaille d'habitude par la vue de quelques objets qui le reglent , & qui lui font remarquer son terrain , soit un cheval dressé ; tout cheval qui connoît pour travailler d'autres aides que celles du cavalier , n'est pas un cheval dressé ; il

cessera d'obéir dès qu'il perdra de vue ces objets : les preuves d'un cheval bien dressé, sont la souplesse & l'obéissance.

Passons au détail des opérations qui donnent l'une & l'autre ; raisonnons-les, & donnons les moyens de les bien employer.

C H A P I T R E I I.

Des Opérations de la main.

Position de la main, démontrée par ses opérations.

LA main, comme je l'ai déjà dit, doit être placée perpendiculairement sur la selle, au milieu du corps & au bout du bras, ou, si on l'aime mieux, sur la même ligne horifontale que le coude. M. de *** est de cet avis, & il est bon ; mais il ajoute : qu'elle doit avoir les ongles un peu tour-

nées en dessus, & le poignet un peu arrondi. Ce principe n'est point reçu dans les bonnes Ecoles, il est contraire aux règles fondamentales des opérations qui font agir le mors; l'exécution en est toujours défectueuse & grossière.

Travail des rênes.

La main tient les deux rênes; & les rênes font agir le mors. Le mors, composé du canon, de la branche & de la gourmette, est une machine dont l'usage est de faire sentir au cheval une impression qui le détermine toujours; mais à laquelle il obéit mal, parceque souvent l'opération est fautive, que le mors agit trop ou pas assez, & que la main fait travailler les rênes dans une mauvaise direction. L'opération est fautive, lorsque l'homme ne les fait pas agir suivant les bonnes règles, ou qu'il mêle plusieurs mouve-

mens dont l'effet se contredit. Il est de la nature de l'animal d'être sensible aux barres, d'éviter la sujétion; cependant il obéit à la partie du mors qui fait le plus d'impression, & dont l'effort est le plus propre à le déterminer.

Opérations simples.

Si l'on soutient la main de la bride assurée, que les deux barres soient également affectées, il est certain que le cheval s'arrêtera; mais si un seul côté opere, au lieu de s'arrêter, le cheval suivra l'impression du côté qui travaillera le plus. Si la rêne droite agit seule, le cheval se tournera à droite; & il tournera à gauche, si la rêne gauche fait effet: cela est aisé à comprendre. Ce travail appelé *de la main à la main*, apprend aux jeunes chevaux à obéir à chaque rêne: mais il ne suffit pas pour lui faire connoître

l'effet qui doit résulter de leur accord, si le cavalier ignore le rapport qu'elles ont entr'elles & les conditions de ce rapport.

Direction des rênes.

Le mors, dans la bouche du cheval, ne fait point d'effet plus grand que lorsque la ligne tirée de l'œil de la branche, & celle des rênes attachées au bas du touret, forment un angle droit; il semble que l'angle droit réunisse plus de force, ou du moins une puissance qui détermine mieux; alors la tête du cheval tombe d'elle-même, & les opérations lui deviennent faciles à comprendre.

Il faut donc que les rênes soient continuellement supposées agir sur cette direction ou sur la plus approchante qu'il se pourra; car il faut consulter la nature du cheval & sa structure. Si elles sont bien égales, si la main

est bien en place & légère, sans doute le cheval ne reculera pas ; mais à la moindre force que le cavalier fera passer dans sa main, l'animal reculera ou bien il forcera le mors ; alors il sortira de la ligne perpendiculaire supposée, les branches ne formeront plus un angle droit avec le terrain, & plus la ligne qu'elles formeront s'éloignera de la perpendiculaire, moins l'appui sera sensible au cheval, quoique l'homme puisse y mettre beaucoup de force. Il ne faut pas confondre ici le terme de *force* à celui de *puissance*, le premier est impropre, puisqu'il n'en faut employer aucune ; mais je m'en fers, parcequ'il est plus généralement entendu. Si le cheval, au lieu de forcer la main, y obéit trop, & qu'il sorte de la ligne en approchant le menton du poitrail, il forme un angle qui n'est pas droit, & l'appui devient également

foible : concluons que la ligne perpendiculaire est la seule où l'impression de la main se fasse bien sentir, & dans laquelle l'appui soit parfait.

Il y a peu de chevaux capables de cette belle position de tête, ils ont presque tous le défaut de porter un peu le nez en avant ; pour lors on doit les faire rentrer en atigmentant leur sensibilité, ce que l'on fait en baissant la main, en sorte que l'angle soit le plus approchant de l'angle droit. Il n'y a que ce moyen d'accoutumer le cheval de rentrer pour l'appui du mors.

Il faut rapporter à ce principé toutes les opérations que l'on fait avec les rênes bien égales ; il est certain que le cheval n'est jamais mieux placé, que lorsque sa tête rentre sans porter le nez en avant, & sans s'encapuchonner, & c'est alors qu'il obéit aux opérations les plus fines. Il faut donc dé-

cider que c'est le premier moyen à chercher pour disposer le cheval à être dressé, & travailler ensuite de la main pour lui rendre la bouche obéissante.

La tête du cheval étant bien placée, il éprouve sur les barres deux opérations; l'une, par laquelle on l'oblige de ne point avancer & même de reculer tout son corps; l'autre, de tourner tout son corps, ou de n'en tourner qu'une partie.

Si une rêne fait seule de l'effet, le cheval le suivra & tournera simplement; mais si les deux rennes travaillent ensemble sans opérer le même degré de sensation, l'animal, s'il est bien dressé, obéit à chacune en particulier, & le résultat de ces deux obéissances doit être ce que demande son cavalier.

Distinction des Rênes.

On distingue les rênes, en rênes de

dedans , & en rênes de dehors ; la rene de dedans est toujours celle qui détermine la tête & le col du cheval plutôt d'un côté que d'un autre.

Opérations composées.

Ainsi , la rêne de dedans opere le plus grand effet dans la bouche du cheval , & elle est destinée à lui faire tourner en dedans les épaules & le col. Mais j'ai dit qu'elle seule feroit tourner tout le corps du cheval ; il sera donc nécessaire pour ne faire tourner que cette partie de dedans , que la rêne de dehors retienne la partie de dehors , sans empêcher tout l'effet de la rêne de dedans ; ainsi l'effet de la rêne de dehors sera bien plus foible , & elle se bornera à modérer le mouvement naturel du cheval qui le porte à obéir à la main la plus forte.

Propriétés de la rêne de dedans.

La rene de dedans avertit le cheval

de donner la tête, le col & les épaules; & celle de dehors l'arrête au degré de pli que l'homme juge à propos. Elle a encore une autre propriété, c'est d'empêcher le bout du nez de sortir de dessous les oreilles; car il doit y être continuellement sans qu'il obéisse le premier à l'impression de la rêne de dedans, ou qu'il soit le dernier à se prêter au pli que l'homme exige. Il faut donc que les deux rênes travaillent d'accord pour maintenir la tête dans la position requise: si l'une cesse de travailler, l'autre devient trop forte, alors le cheval se dérange. Si l'on tient les renes bien égales dans la main, le cheval doit être sans pli: pour lui en donner, on écarte avec la main droite la rêne droite; & pour se donner de l'aisance dans cette opération, on détache le bras jusqu'à l'aisselle, & on se garde bien de ne faire agir que le poi-

gnet ou l'avant-bras, c'est-à-dire, qu'on éloigne la rêne droite de la rêne gauche en lui donnant un degré de force supérieur, ce qui fait que le cheval lui obéit: dans cet instant, la rêne gauche ne fait que soutenir sans augmenter sa force; alors le cheval ira sur le droit en donnant un pli à son col & à ses épaules. Mais si l'on vouloit après avoir plié le cheval lui faire décrire une ligne oblique ou un cercle, il faudroit alors que les deux rênes portassent les épaules & le col sur la ligne à parcourir; & pour cela les deux rênes augmenteroient leur force; celle de dedans n'auroit d'autre emploi que de maintenir le pli, tandis que celle de dehors chercheroit à se rapprocher de celle de dedans, afin d'enlever avec elle toute la machine dans le sens où elle doit travailler. Cette opération, qui consiste à porter la main du côté où l'on

va, s'appelle *reporter la main*. On doit observer en reportant la main, de ne pas le faire de façon que la rêne de dehors fasse le plus d'effet, car alors elle deviendrait de dedans, & en se portant ainsi, on faucheroit: il faut donc le faire proportionnellement avec la rêne de dedans. En effet, comme dans le tems où l'on décide davantage le pli, le cheval ne seroit plus placé si la rêne de dehors ne soutenoit un peu plus, on conservera l'effet de la rêne de dedans en resserant un peu plus celle de dehors; mais il faut éviter l'excès. Il y a bien des gens qui au lieu de suivre cette méthode, qui est fort estimée, font tout le contraire; ils portent la rêne de dedans en dehors; on appelle cela *faucher*: ce travail est faux, & il a mauvaise grace. Il ne faut pas non plus faire tourner un cheval pour la rêne de

de dehors, quoique M.*** donne cette méthode. Un cheval bien dressé doit toujours obéir pour la rêne de dedans primante ; car , comme je viens de le dire , il faut que toutes deux s'accompagnent.

Sensation sur les barres.

Les rênes , dans toutes les opérations , travaillent sur des lignes droites , quelques mouvemens que fasse la main ; il ne faut avoir que des yeux pour s'en convaincre. Cette observation prouve qu'il est inutile de faire de grands mouvemens de la main , comme bien des gens qui sont sans cesse occupés à tourner les ongles en haut , en bas ; cela ne sert à rien , & empêche la finesse du tact : autre principe de M. de *** , dont on est bien revenu. Le mors opere sur les barres & sur la barbe du cheval , suivant sa disposition. Il ne faut que pres-

fer ces parties , afin d'affecter différemment l'attention du cheval , qui doit se déterminer à y répondre de bonne volonté. Car il ne faut pas croire que ce soit la force qui fasse obéir le cheval , il doit être averti par les façons différentes avec lesquelles le mors appuie sur les barres , mais sans douleur , lorsqu'il a compris , autrement on le désespere. Il y a des chevaux qui , par humeur , refusent d'obéir ; alors il faut mettre de la force , & chercher à leur faire sentir le mors pour réveiller leur attention & vaincre leurs caprices.

Rêne de dehors.

La rêne de dehors est encore destinée quelquefois à élargir le cheval. Souvent cet animal , au lieu de suivre précisément la ligne que l'homme lui prescrit , croit diminuer sa peine en s'étrecissant , ce qu'il fait ou en dimi-

nuant le cercle qu'il décrit, ou en allant sur une ligne oblique, au lieu de suivre une ligne droite : c'est une preuve que la rêne de dehors ne soutient pas assez, & que celle de dedans détermine trop le cheval. Le cavalier doit alors relâcher ou rendre la rêne de dedans, & enlever celle de dehors jusqu'à ce que le cheval y obéisse, & qu'il revienne sur la ligne qu'il a commencée : mais il ne faut pas que la rêne de dehors fasse seule l'effet, car alors elle détermineroit le pli, & deviendrait de dedans. J'ai quelquefois été étonné que des chevaux en bridon se portassent sur la rêne de dehors, quoique j'écartasse extrêmement celle de dedans ; mais j'ai reconnu que c'étoit ma faute, car en écartant la rêne de dedans, je rends l'angle fort obtus, & je tire le bridon jusqu'à la branche de dehors, qui fait une grande dou-

leur de ce côté, & entraîne le cheval. J'ai conclu qu'en bridon, il falloit prendre garde à ne pas trop écarter la rêne de dedans (*n*), autrement l'opération est fautive, & le cheval dévide des épaules; la rêne de dehors doit donc agir de concert avec celle de dedans, & s'enlever sans que le pli diminue: si le cheval ne lui obéit pas, c'est une preuve qu'il ne la connoît pas, & qu'elle n'opere pas assez.

Il arrive aussi quelquefois que le cheval, loin de défobéir à la rêne de

(*n*) Je voudrois même qu'en bridon, on n'écartât jamais, & qu'on enlevât également; il s'ensuivroit que le cheval feroit mieux soutenu, & on lui donneroit du pli en portant les deux rênes ensemble un peu en dedans, sans cependant diminuer ni confondre l'effet des deux rênes. Cette méthode seroit bien bonne pour les chevaux de guerre, auxquels on ne peut pas écarter.

dehors, n'y obéit que trop ; car il s'abandonne à cette main en allant de côté le plus vite qu'il peut & malgré l'homme : cela s'appelle *dévider des épaules*. Le cheval est en danger de s'abattre ; il ne peut s'abandonner ainsi qu'en suivant le mouvement de la rêne de dehors, qui est sans doute trop violente, puisqu'il oublie les autres aides. Il faut donc que la rêne de dedans soit la plus opérante, & qu'elle compense par cette juste application du remède, le trop de facilité du cheval pour la rêne de dehors. Les chevaux qui ont naturellement des dispositions pour le travail de deux pistes, y sont sujets ; je leur retranche donc tout travail en dehors.

Réunion des deux rênes au même point.

Les deux rênes, en travaillant ensemble & au même degré de force, ont la propriété d'enlever tout le de-

vant du cheval. Dans cette position, si le cheval cherche trop à s'enlever, l'homme rend la main, c'est-à-dire, qu'il diminue l'effet des deux rênes, en les allongeant & en baissant la main.

Les deux mains ne doivent connoître que deux mouvemens, qui sont, de remonter & de baisser, pour retenir & pour rendre; mais ce doit être seulement par une ligne bien perpendiculaire & bien devant l'homme, à moins qu'on ne les reporte dans les changemens de mains.

Nature du sentiment que doit éprouver le cheval sur ses barres.

Ce n'est pas en faisant du mal à la bouche du cheval, que l'on tire de lui ce que l'on desire. Nos anciens se le persuadoient, & ne travailloient que de force sans réussir, si ce n'est à ruiner leurs chevaux. Nous nous som-

mes apperçus que l'animal ne se prétoit à nos opérations, que par une bonne volonté dont nous devions lui savoir gré, & que nos carresses doivent exciter : les embouchures ont donc été diminuées ; & au lieu de causer de la douleur aux barres du cheval, nous avons cherché à travailler son attention.

Dans les premiers tems qu'on l'exerce, les mouvemens que l'on fait faire aux rênes répondent au mors, qui, à son tour, occasionne une pression sur les barres : l'attention se réveille, si on a rencontré le degré nécessaire pour se faire sentir : le cheval résiste, si la bouche est trop dure pour s'affecter de la pression. Si le cheval est d'une bonne nature, son attention croîtra moyennant des leçons simples qui lui feront concevoir les opérations sans le fatiguer ; & quelque dures que soient

les barres, avec les soins & le tems la bouche deviendra bonne & sensible, ou pour mieux dire, il deviendra attentif de plus en plus: on ne gâte donc point la bouche par ce systême. Cependant pourquoi tant d'hommes ôtent-ils le sentiment de cette partie? c'est qu'ils troublent le cheval en durcissant la main; qu'accoutumé à obéir à des impressions moëlleuses qui ne lui occasionnent aucune douleur, & qui lui font donner de bonne volonté ce qu'il peut, il oublie ce qu'il doit faire, & s'abandonne à sa douleur.

Qualités d'une bonne main.

Il faut donc se garder de tenir continuellement la main dans le même degré de fermeté ou d'affurance; on doit dans chaque tems suivre de nouvelles opérations pour maintenir la position du cheval. La bonne main passe insensiblement d'une opération

à l'autre sans dureté, & sans offenser la bouche du cheval en le surprénant; car le cheval bien dressé, ou du moins bien entrepris, répond à un tel travail; mais les à-coups le désespèrent, & lui font perdre la mémoire.

Tous les chevaux travaillés avec principes, ont ce qu'on appelle *de la bouche*, & ils obéissent à une bonne main; mais il faut les tenir continuellement en attention, afin de les empêcher d'oublier.

Maniere de faire concevoir au cheval les opérations les plus difficiles.

Puisque la bouche du cheval devient bonne à proportion que la main de l'homme opere d'une façon juste & précise, il faut que les regles que l'on se fera tendent à avancer le tems où l'animal nous procure du plaisir; & l'attention du cheval est ce que l'on

doit le plus rechercher. On apportera tous ses soins à l'exciter de manière qu'il se plaise au travail ; la multiplicité des opérations ne trouble jamais l'animal lorsqu'il les a toutes bien conçues les unes après les autres , & que le mélange s'en est fait insensiblement. Que l'homme de cheval fasse donc d'abord des opérations simples , que le cheval les comprenne bien , c'est-à-dire qu'il y obéisse sans se tromper , & que ce soit à ces conditions-là qu'on lui en apprenne de nouvelles. La clarté dans les premières leçons , rend les autres faciles ; mais pour y parvenir , il faut que la main de l'homme soit sûre de son opération.

Quelquefois le cheval se trouble lui-même , parcequ'il s'ennuie de la contrainte , ou qu'il souffre de la douleur dans quelques parties. Dans ces occasions plus que jamais , l'homme

doit être sûr de ses mains; car il s'agit de demeurer au même degré jusqu'à ce que le cheval se rende à sa volonté, & qu'il y obéisse; autrement il y auroit de l'incertitude & de la fausseté dans le travail. Car si le cheval a des distractions, il oublie l'opération & se brouille, & il n'y a que la justesse de la main qui puisse suppléer au manque d'attention du cheval. Cette justesse de main a la propriété de l'exciter par la vérité des opérations. Cette vérité est fondée sur les loix de la mécanique; moins on fait de mouvemens, & moins l'opération est longue; & plus le nombre des opérations est petit, plus le cheval obéit aisément. Pourquoi M. de*** indique-t-il quatre mouvemens de la main, si la même opération avertit le cheval sans que la main bouge de sa place? pourquoi la déranger & diminuer la finesse du tact, qui ne

subsiste qu'autant que la main n'est point déplacée par de grands mouvemens? Tous ces mouvemens se font donc faute de connoître le produit de chaque opération des rênes, & de ne pouvoir les exécuter finement.

Si l'on étoit bien persuadé que la rêne droite toute seule plie le cheval à droite, & qu'il tourneroit tout-à-fait si la rêne gauche ne le retenoit & ne fixoit les hanches, pourquoi tourner la main pour produire cet effet: si l'on sent les deux rênes dans la main, & que l'on ait du tact, c'est-à-dire, le sentiment fin, on la laissera en place, & elle opérera sans que le spectateur le voie.

Résumé du Chapitre.

La rêne de dedans détermine; celle de dehors soutient; toutes les deux au même degré précisément ont la vertu d'enlever le devant; une seule fait

tourner le cheval. Voilà les regles, c'est à la main à modifier son tact & à distribuer le sentiment suivant qu'elle veut opérer.

CHAPITRE III.

Opérations des Jambes.

Distinction.

LES opérations des jambes sont simples ou composées; elles sont simples, lorsqu'une seule jambe travaille; elles sont composées, lorsque toutes les deux concourent à produire le même effet.

Travail simple.

La jambe se divise en jambe de dedans, & en jambe de dehors; celle qui est du côté du pli est dite jambe de dedans. Une seule jambe venant à toucher le flanc du cheval, pousse la

croupe ou les hanches du côté opposé; ainsi la jambe droite jette la croupe à gauche. Si cette jambe restoit liée toute seule, ou que son aide fût trop forte, les hanches tourneroient tout autour des épaules pour éviter la pression de la jambe qui travailleroit; mais si la jambe opposée se trouvoit prête à retenir les hanches qui échapperoient, alors elles feroient en dehors seulement autant que l'on voudroit.

Travail composé.

Si les deux jambes se lient également, & qu'elles aient le même degré de force, le cheval ignorant à laquelle il doit céder, se portera en avant sans jeter les hanches ni d'un côté, ni de l'autre.

Effet que produisent les jambes, & maniere dont le cheval est affecté.

Le degré de force employé pour

produire ces effets , est réglé par la sensibilité de l'animal , qui est elle-même augmentée par son attention : les jambes avertissent , mais si la peau est dure & que le cheval ne soit point affecté de l'approche de la jambe , l'homme réveille son attention en le piquant de l'éperon ; & le cheval qui est accoutumé à être châtié lorsqu'il ne répond pas à l'aide de la jambe , étend son attention jusques sur ses moindres mouvemens. Mais le physique ne devient pas plus susceptible réellement , puisque le travail du manège ne change rien au tissu de la peau & à la distribution de ses houppes nerveuses. Il arrive à certains chevaux que la moindre approche de la jambe de l'homme les allarme ; ils craignent les coups , & s'emportent en faisant des fauts très incommodes : ce n'est pas qu'ils éprouvent réellement de la

douleur, mais ils l'appréhendent: ceux-là veulent donc être calmés. Il faut leur épargner sur-tout jusqu'à l'apparence des coups, & leur faire comprendre au contraire, que cette jambe ne peut par elle-même leur faire du mal, s'ils y répondent tranquillement. Ces fortes de chevaux ne perdent pas mémoire pour devenir plus froids; mais ils s'habituent à souffrir la pression de la jambe, parcequ'ils ont remarqué qu'elle ne les maltraitoit point. Les flancs des chevaux ne sont donc pas par eux-mêmes sensibles à la volonté de l'homme; la peau sent bien, mais c'est la tête qui fait que le cheval distingue ce sentiment, & la maniere dont on opere décide la volonté du cheval à y obéir.

Une jambe qui va par à-coups surprend le cheval, & l'empêche de réfléchir en quelque sorte à ce qu'on lui demande,

demande, & il exécute fans favoir ce qu'il fait ; si au contraire une aide douce, moëlleuse & suivie augmente la pression, le cheval obéit lorsqu'il se sent averti.

Le cheval peut bien quelquefois ne pas obéir à aucune pression de la jambe, ni même à l'éperon ; c'est une preuve que le cheval est colere, qu'il a peu de sentiment, ou que l'homme emploie mal ses moyens. Les chevaux qui ont les hanches roides & peu accoutumées à servir, ont besoin de tous les secours possibles pour être portés en avant.

J'ai monté des chevaux si froids, qu'à peine obéissoient-ils au pincer de l'éperon ; mais s'ils étoient échauffés, ils devenoient charmans.

Degré des aides.

Supposons depuis le haut de la cuisse de l'homme jusqu'à son talon, une

infinité de points de contact qui augmentent de force à mesure qu'ils approchent du talon, la dernière & la plus forte de toutes les aides. L'homme de cheval doit essayer tous ces points qui sont autant de modifications du châtiment de l'éperon : si après avoir tâté le cheval, il a rencontré le degré qui fait impression sur lui, il doit s'en ressouvenir ; & l'habitude lui apprendra à le saisir d'abord. Si l'animal n'obéit à aucuns, pas même à l'éperon, & que ce soit chez lui défaut de sensibilité, il faut redoubler jusqu'à ce qu'enfin il le prenne bien & se porte en avant : il n'y a que dans ce cas où il soit permis de le surprendre & de le brusquer. Un petit homme qui a moins de ces degrés, doit s'attacher à rendre ses chevaux sensibles par un attouchement qui ne lui soit pas incommode.

de l'homme sur son talon, que

Leurs conditions.

Jamais l'aide des jambes de l'homme ne fera d'effet, si les genoux ne sont bien fermés; car on doit être bien persuadé que l'approche subite de la cuisse ouverte rend toujours la jambe dure, & l'empêche de pouvoir choisir le degré de pression convenable.

On porte la jambe derriere insensiblement; & il est contraire aux regles de l'Equitation & à la grace, d'aider son cheval en portant le talon sous le ventre de l'animal.

Puisque les jambes ont la propriété de porter le cheval en avant, il faut qu'elles soient toujours prêtes en se liant derriere par degrés, à le chasser lorsqu'il vient à se ralentir, afin de fortifier sa mémoire, & de ne point le troubler.

Il y a des occasions où le cheval fâché de se voir tenu, se jette sur une jambe au lieu de céder à son effort, ou bien ne se porte que foiblement en avant pour les deux; dans le premier cas il faut se relâcher, parceque sûrement l'animal ne peut souffrir une telle contrainte, que l'opération est trop forte, & qu'il pourroit survenir de grands désordres qu'on évitera en passant à une aide moins violente. Si le cheval n'étoit point trop aidé, & que ce fût un simple caprice de sa part, je conseillerois de le châtier d'un coup d'éperon, & de laisser ensuite cette jambe liée au degré que le cheval ne vouloit pas souffrir, pourvu néanmoins que ce degré ne soit pas trop fort.

L'effet sur un cheval obéissant est proportionné à la force de l'aide: pour produire dans la machine des mouvemens contraires à sa nature, il

faut de grands moyens. Il y a aussi des chevaux que le travail a rendus tellement sensibles, que la moindre action des muscles des cuisses ou du genou suffit pour les chasser.

Lorsque les deux jambes liées derrière ne déterminent pas un cheval à se porter en avant proportionnellement à cette pression, on dit que le cheval se retient, & il faut lui faire sentir jusqu'aux éperons s'il refuse d'obéir; car il n'y a rien de si pernicieux, que de laisser un cheval s'accoutumer à se retenir: on donne occasion à sa malice de faire tous les progrès qu'elle pourra.

Trop de force dans les jambes, & pas assez, ne produisent également aucun effet; les commençants mettent beaucoup de roideur dans la jambe qui travaille, & le cheval ne la sent pas du tout: d'autres ont les jambes

très molles & les cuisses roulantes, on dit d'eux qu'ils n'ont ni cuisses, ni jambes : ce qui me fait croire qu'un bon homme de cheval a dans ses cuisses & dans ses jambes un certain nerf qui tient un juste milieu entre le trop & le trop peu.

La perfection des jambes est de les avoir égales, bien tombantes, & le plus près qu'il est possible des flancs, afin de pouvoir s'en servir avec finesse, & de saisir les tems les plus imperceptibles.

Le cheval qui prend bien les jambes, est celui qui obéit distinctement à chacune en particulier, qui doit discerner le degré de pression le plus fin, & y répondre ; un tel animal donne du plaisir dès qu'il est bien mené.



CHAPITRE IV.

*De l'accord des opérations des mains
avec celles des jambes.*

LES mains de l'homme gouvernent la tête & les épaules du cheval, & ses jambes décident des mouvemens de l'arrière main. Il ne suffit donc pas de bien mener le cheval dans son devant ou dans ses hanches, il faut faire travailler ensemble les deux parties. Les opérations de la main agissent bien différemment de celles des jambes, puisque les premières tirent le devant du cheval, & que les autres poussent les hanches; & comme le travail de la main influe beaucoup sur le travail des jambes, il est nécessaire pour bien mener un cheval, de bien connoître le rapport qu'il y a entre ces deux

opérations ; car c'est de leur parfait accord que dépend toute la beauté de l'exécution.

Accord sur le droit.

Nous avons dit dans les Chapitres précédens , que le cheval obéissoit à l'aide qui dominoit les autres , ou qui le travailloit le plus ; si les jambes donnent un degré de chasse plus considérable que le retenu de la main , le cheval forcera la main , ou du moins semblera l'oublier ; mais si la main retient plus que les jambes ne chassent , le cheval enlevera le devant. Il s'ensuit que pour maintenir le cheval enlevé se portant en avant , il faut que les jambes le portent dans la main , & que la main le rejette dans les jambes. Les unes & les autres travailleront à proportion que la machine sera plus ou moins difficile à enlever ou à chasser ; mais toujours de concert , c'est-

à-dire , que si les jambes donnent un tems de chasse , la main doit être légère , & celle-ci s'assurera ; si on veut le retenir , on enlevera le cheval tandis que les jambes ne feront que l'empêcher de reculer.

Ceci se trouve très juste , lorsque l'homme mene le cheval sur le droit dans les deux mains & dans les deux jambes égales ; mais dans le travail du cercle , il faut un mélange d'opérations entre les mains & les jambes , car les deux mains ou les deux rênes ne font point la même opération , non-plus que les deux jambes.

Combinaisons dans le cercle.

Si l'on plie le cheval avec la rêne droite , & que la jambe droite fasse plus d'effort que la jambe gauche , les épaules viendront à droite , & les hanches s'en iront à gauche , & tourneront autour des épaules , puisque nous

avons dit que la rêne droite seule faisoit tourner le cheval à droite, & que la jambe droite seule pouffoit les hanches à gauche.

Que la rêne & la jambe du même côté travaillent seules, le cheval tournera en reculant, c'est-à-dire que la jambe droite passera sous la jambe gauche; au lieu qu'il avancera pour la jambe gauche tombante & près, parceque la jambe qui fait le moins d'effet, avertit le cheval d'avancer en obéissant à celle qui prime; & tandis que le cheval obéit à cette jambe, la rêne gauche maintient le beau pli, qui seroit forcé si la rêne droite seule travailloit.

Proportion du travail des rênes & des jambes.

Le cheval au milieu de ces quatre aides, obéira à celles qui primeront: la rêne droite faisant plus d'impression que la jambe droite, les épaules vien-

dront beaucoup en dedans ; & de même les hanches seront maintenues en dehors & tourneront autour des épaules pour la jambe droite qui travaillera plus que la main , de sorte que les hanches décriront un cercle plus grand que les épaules ; & le cheval n'avancera que pour les deux jambes , c'est-à-dire , que sa jambe droite passera sur la gauche , ce que l'on appelle *chevaler*.

La main venant à retenir , & la jambe travaillant également sur les hanches , elles tourneront vite à proportion du peu d'opposition qu'elles trouveront dans la jambe gauche. On comprend bien que par ce mélange d'opérations , la tête se trouve vers le milieu du cercle décrit en tout ou en partie par les hanches , & que la rêne gauche travaille bien peu.

Supposons actuellement que les

deux jambes fassent le même effort toutes deux, & que la rêne droite prime sur la gauche, il résultera sûrement que cette rêne pliera le cheval & amenera les épaules à droite, tandis que les hanches tenues par les deux jambes suivront une ligne directe. Il est clair que les épaules marcheront circulairement : mais si la jambe droite vient à opérer un peu plus que la gauche, il y aura une courbure sensible dans cette ligne, droite auparavant par l'égalité des deux jambes, mais elle ne fera pas égale à la portion du cercle décrit par les épaules.

Le cheval vient d'obéir à la rêne & à la jambe droite aidée de la gauche; changeons l'opération de nos jambes, sans varier le travail des rênes. Que la jambe gauche prime sur la droite, notre cheval étant toujours plié à droite, les hanches iront à droite, &

elles se trouveront dedans , parceque c'est la jambe gauche & de dehors qui les pousse ; le cheval alors ira de deux pistes , en regardant son chemin. Jusqu'ici le cheval a toujours eu les épaules en dedans , puisque la rêne de dedans faisoit un plus grand effet que celle de dehors. Si l'on vouloit que les épaules tournassent autour des hanches , quels seroient les moyens ? revenons à nos premiers principes.

Le côté de dedans est déterminé par celui du pli. La rêne de dedans travaille plus que celle de dehors pour donner ce pli ; mais la rêne de dehors travaille plus que celle de dedans pour élargir le cheval : cette rêne fixe les hanches en dedans , tandis que la rêne droite détermine les épaules en dedans.

Il s'agit ici d'élargir le devant. La rêne gauche travaillera donc plus que

la droite. Mais si elle travaille plus, elle déterminera le pli. Cela pourroit être, si la rêne de dedans travailloit avec elle & dans les même instans; ce qui ne sera pas, parceque je prendrai des tems avec la rêne droite pour plier mon cheval; & dans ces tems, la jambe droite m'aidera en même-tems à le plier & à le porter de côté. Ainsi ma jambe droite opérera à tous les tems, tandis que mes rênes ne travailleront que tour-à-tour; avec cette différence, que si je mets un degré de force dans la rêne droite, la rêne gauche en aura trois, lorsque son tour viendra; la jambe gauche en place se trouvera beaucoup plus foible que la droite. Moyennant cela, la jambe droite sera en rapport d'opérations avec la rêne gauche, & la jambe gauche répondra à la rêne droite; & le résultat sera que les épaules marche-

ront les premières, mais en dehors & dans le pli de dedans. Si la jambe droite prime sur la rêne gauche, le cheval ira obliquement; mais si la rêne prime sur la jambe, il décrira des cercles, & ses hanches seront plus proche du centre que les épaules.

Comme les jambes & les rennes se trouvent en raison croisées; si alternativement, & dans cette même raison le cheval est travaillé dans la main & dans les jambes, & qu'on ne le laisse ni avancer, ni reculer, sûrement il piéfera en place; si au contraire la main opere quelque peu moins que les jambes, il avancera de même: il reculera si les jambes sont plus foibles. Que les deux rennes enlevent également le cheval, & que les jambes fassent suivre en chassant les hanches, il s'enlèvera des quatre jambes.

L'accord des mains & des jambes

est sans contredit le point le plus difficile de la cavalerie ; sans lui on ne peut dresser de chevaux. Car seroit-il possible d'y réussir , si on ne connoît la suite des opérations , leur valeur & leur rapport réciproque ?

Il est donc essentiel de s'appliquer à distinguer ce qu'elles peuvent chacune en particulier. Leur valeur dans les différentes opérations où elles doivent agir toutes ensemble dans les mêmes-tems , & se suivre toutes & en partie , est toujours la même ; mais dans les occasions où on les combine les unes avec les autres , il faut avoir l'attention nécessaire pour ne pas se brouiller , & placer chacune à sa place & dans l'instant qui lui est propre. L'habitude & la connoissance parfaite de toutes les opérations & de leurs effets , augmentent le tact , & donnent la facilité pour ne pas se tromper.

Dans

Dans quelques manœuvres que ce soit, les rênes doivent commencer avant les jambes; car c'est un principe que les épaules doivent aller les premières, & l'on ne doit point passer à d'autres opérations, que le cheval n'ait bien compris les premières.

Outre la précision & la justesse que doit avoir le cavalier, il faut encore qu'il ait l'attention de ne jamais passer brusquement d'un travail à un autre, mais qu'il le fasse imperceptiblement en préparant son cheval, afin de ne le pas brouiller, & de le trouver en état d'obéir lorsque l'opération sera au degré de puissance convenable; foyez prompt à sentir les désordres, & corrigez-les promptement, c'est-à-dire, sans perdre un seul tems qui n'y contribue. Quelquefois il en faut plusieurs pour corriger un petit défaut, car le cheval tend incessamment à défaire

ce que l'homme a fait. Souvent aussi le cheval fait mal sans qu'il y ait de faute, parce que l'homme se trompe par quelque distraction. L'homme doit donc lui rendre justice, & ne pas le corriger mal-à-propos lorsque cela arrive; qu'il revienne aux principes, le cheval se remettra aisément.

C H A P I T R E V.

Avantages généraux de l'assiette de l'homme à cheval.

L'ASSIETTE (a) n'est pas simplement l'habitude que l'homme contracte de

(a) Il est difficile d'entrer ici dans un grand détail sur l'assiette; car nous n'avons pas encore donné au Lecteur assez de connoissance sur la Cavalerie. Nous n'avons cru cependant devoir en parler, afin de lui donner l'idée de ses avantages & de ses effets dans l'Equitation.

ne point perdre la selle à chaque tems un peu plus dur que les autres ; toutes les positions acquerent ce mérite, mais très peu parviennent à la vraie assiette, à cette maniere d'être à cheval qui fait distinguer les hommes qui travaillent avec principe & connoissance de leur Art.

Outre cette heureuse disposition de toutes les parties du corps à cheval, il faut encore, pour être assis, que le point d'appui sur le coccis soit plus senti que les autres, en sorte qu'il soit comme une base sur laquelle toute la machine soit assurée ; & c'est cette assurance générale de toutes les parties du corps qui produit l'assiette. On a vu dans le Chapitre de la Position, que l'heureuse exécution des principes procure l'assiette : on connoitra ses avantages par la lecture des Leçons

suivantes, bien mieux que par le récit simple de ce qui la forme.

Elle contribue à la sûreté de l'homme, à la grace de la position : lorsqu'une fois on est parvenu à cette facilité de résister sans force par la seule disposition à tous les mouvemens du cheval pour nous porter en avant, que les contre-tems les plus difficiles ne servent qu'à faire briller notre assiette, alors le travail devient agréable.

Sans la belle assiette, la main de l'homme ne pourra jamais rester en place, devenir légère & susceptible d'un tact fin ; les jambes ne pourront travailler avec sûreté & succès. Un homme bien assis trouve dans ses jambes des aides d'une grande finesse ; avec presque rien, il produit des effets brillans. On ne sauroit croire combien le cheval est sensible à la belle assiette ;

elle seule a l'avantage de le déterminer par une force à laquelle il ne peut résister ; sans elle le cheval ne peut être bien sur les hanches, & être léger à la main. C'est l'affiette qui donne un heureux succès à toutes les opérations de la main & des jambes : c'est l'affiette qui fait que les hanches s'accordent avec le devant pour former des airs bien cadencés. L'affiette seule peut corriger tous les défauts d'un homme de cheval par l'aifance qu'elle donnera à tous ses membres.

Qu'un homme sur un cheval sensible se rasseye & s'étende, le cheval animé par ce concours d'aides, manie dans une cadence plus tride, & redouble d'attention ; mais que par négligence le derriere leve souvent, l'animal s'arrête ou retombe sur le nez, & fait voir à tout le monde le peu d'habileté de son homme.

C'est surtout au galop que l'affiette est nécessaire, puisque le cheval se porte bien plus en avant; plus un homme est assis, plus le cheval est sur les hanches, & plus il a de facilité à s'enlever. Lorsqu'un homme habile s'affied, s'étend & assure la main tout-à-la-fois, le cheval semble alors voler, & toute sa machine fait des efforts incroyables pour procurer du plaisir à l'homme. Ces tems sont très beaux, & c'est la perfection de l'accord des mains & des jambes: pour le dire en un mot, c'est l'affiette qui fait l'homme & le cheval, & c'est la première & la dernière leçon que l'on doit donner à ceux qui veulent connoître l'Art.



* * * * *

TROISIEME PARTIE.

Moyens d'Employer les Opérations.

CHAPITRE PREMIER.

Précis de ce que l'on apprend au cheval.

ON apprend au cheval à aller en avant, en arriere, à droite, à gauche, à enlever le devant, & à enlever le derriere; voilà à quoi peut se réduire tout le travail que l'on emploie pour faire un cheval. La variété des positions dans lesquelles le cheval produit ces actions, la différence de l'allure dans laquelle il les exécute, donnent à l'Art de l'Equitation toute son étendue; car il ne suffit pas de faire avancer & reculer le cheval, il faut encore être

sûr qu'il le fera sans nous faire courir de risques; & c'est à quoi tendent tous les principes & toutes les méthodes: les moyens les plus clairs, les voies les plus courtes, sont les meilleurs lorsqu'ils sont sans inconvéniens.

Je ne crois pas qu'en dressant un cheval, on doive avoir d'autre but que de le disposer à nous obéir dans tout ce qui lui sera possible. Ceux qui ont dressé des chevaux à faire des choses extraordinaires, & tout opposées aux règles de l'Art, & ceux qui se sont contentés d'un manège raccourci & peu varié, sont aussi mal avisés que ceux qui veulent accoutumer un cheval à sauter sans l'avoir assoupli auparavant. Si on est assez heureux pour rencontrer un cheval doux, vigoureux & léger, docile & d'un âge fait, on peut lui apprendre par degré tout

ce qui se fait au manége , depuis le trot à la longe , jusqu'aux cabrioles , supposé que ses forces le lui permettent. Voilà ce que j'appelle prendre l'Art en grand , & ne point se borner à un seul air. Ce n'est pas qu'il faille entreprendre tous les chevaux dans cette intention , car tous n'ont pas les mêmes dispositions ; mais il y a un degré de souplesse , de légereté & d'obéissance auxquels tous peuvent prétendre : & comme tous les airs sont une perfection les uns des autres , & que pour bien dresser un cheval , il faut le faire passer par tous ceux qu'il pourra apprendre , il faut aussi que les premières leçons qu'on lui donne , soient destinées à l'assouplir , & à lui donner un usage entier de tous ses membres. Sans cette souplesse , le cheval de selle n'est bon à rien , & elle seule peut faire découvrir toutes les

bonnes qualités d'un animal, & les augmenter singulierement.

C H A P I T R E I I.

P R E M I E R E L E Ç O N.

Connoissance des mains & des jambes.

DÈS qu'une fois le cheval fait trotter à la longe, & qu'il le fait uniment, c'est-à-dire, sans interrompre son trot par quelque tems de galop ou de pas, on commence à le monter. La premiere leçon doit être de lui apprendre à connoître la main & les jambes de l'homme ; mais on ne doit faire aucune opération des jambes, qu'il n'ait bien compris celles des mains : la clarté & la simplicité contribuent beaucoup à dresser les chevaux. Cette premiere connoissance pour le cheval, consiste à tourner à droite pour la rêne

droite, & à tourner à gauche pour la rêne gauche, & à reculer pour toutes les deux. Le bridon est le premier instrument que l'on met dans la bouche des chevaux; son effet est plus doux, & fait moins d'impression sur les barres de l'animal, qui sont encore très tendres. On tient une rêne dans chaque main; lorsqu'on veut tourner le cheval à droite, on écarte la rêne droite, en la tirant un peu, jusqu'à ce que le cheval y obéisse; alors on le carresse, car le cheval est fort sensible aux bons traitemens, & il obéit volontiers lorsqu'il voit qu'on ne veut pas le maltraiter. Lorsqu'il aura compris qu'il faut tourner & suivre la rêne qui fera le plus d'effet, on le tournera tantôt d'un côté, tantôt d'un autre: cette leçon sera continuée tous les jours jusqu'à ce qu'il ne refuse à aucune main, & qu'il obéisse sans humeur. On essaiera

ensuite à le faire reculer pour les deux rênes ; mais très peu d'abord & en le caressant dès qu'il fera bien, & en prenant patience s'il ne veut pas obéir. Si le cheval recule bien quelques pas, il faudra le porter en avant, après avoir fait jouer le bridon, pour qu'il se souvienne que c'est à cause de la pression de ce petit morceau de fer sur les deux barres, qu'il doit reculer.

Il y a des chevaux qui ont la bouche si tendre, qu'ils ne peuvent souffrir d'abord le bridon, & qu'ils reculent jusqu'à s'enlever, ou bien ils tendent le nez, & s'en vont de peur de sentir le bridon : il faut se relâcher totalement sur ces chevaux, & commencer, avant de rien entreprendre, par les familiariser avec le mors. Il y en a d'autres, au contraire, qui ne sentent aucun de ses effets, & qui faute de sentiment, ne peuvent y obéir, & for-

cent les mains comme s'ils n'avoient rien dans la bouche ; il faut à ceux-là leur scier la bouche avec le bridon , afin d'augmenter la sensation qu'il doit opérer ; car il n'est guere possible de travailler l'animal , s'il n'est déjà attentif au bridon.

Il n'y a point de cheval , quelque infensibles que soient ses barres , qui à la fin ne sente une main ferme qui réveillera son attention par des saccades de bridon jusqu'à ce qu'il obéisse. Dès que l'animal a obéi un seul tems , il est à présumer qu'il en obéira d'autres : le tems & la patience de l'homme feront fructifier ce germe précieux.

Le cheval , de quelque nature que soit sa bouche , accoutumé à obéir à la rêne droite & à la rêne gauche , peut comprendre les leçons destinées à lui faire connoître les jambes : en le tournant à droite avec la rêne droite ,

prendre, à une allure plus vive. Je me

on approchera très doucement la jambe droite; la gauche travaillera à son tour. Il faudra bien prendre garde d'alarmer le cheval en approchant la jambe à-coup & hors les tems prescrites pour le tourner: ce doit être seulement dans ces instans, que l'on doit d'abord faire sentir les jambes au cheval.

S'il est sensible, il sera aisé à troubler, & il faudra plus de précautions: si son cuir est dût, & qu'il soit insensible, il faudra y mettre jusqu'à l'épéron, après avoir essayé tous les degrés de chasse. Ceux que le moindre mouvement de jambes inquiète doivent être calmés avec soin; car il s'agit de leur faire perdre une crainte naturelle qui les mettroit hors d'état de servir. Après avoir réussi à apprendre au cheval à jeter les hanches en dehors quand il tournera pour la jambe de dedans, il est bon d'essayer

à le chasser dans les deux jambes égales, afin qu'il comprenne qu'elles sont destinées à le porter en avant.

Allures convenables.

Ces premières leçons doivent être données au trot & au pas, puisque les premières leçons sont faites pour faire comprendre au cheval comment il doit obéir aux premières opérations. Je crois que l'allure la plus lente est la plus propre pour fixer son attention. Si l'on est d'avis avec moi que l'attention du cheval décide de ce qu'il fait ou de ce qu'il ignore, on sera sûrement bien aise de la captiver promptement. Le pas donne au cheval la facilité de sentir toutes les opérations, & de les distinguer; il n'est point distrait comme dans le trot qui occupe tous ses membres en réitérant souvent ses mouvemens: il me semble que le cheval met plus de tems à comprendre, à une allure plus vive. Je me

déciderai donc pour le pas , comme étant l'allure la plus convenable pour gagner un cheval qui ne fait encore rien. Commencez donc par régler son pas , c'est-à-dire , tâchez qu'il ne le coupe point par des tems de trot , c'est assez le défaut des jeunes chevaux ; & ensuite donnez-lui les leçons convenables pour lui faire connoître les effets simples des rênes & des jambes. Lorsqu'il les aura compris , & qu'il ne s'y trompera plus au pas , il fera tems de les lui faire exécuter au trot ; par ce moyen votre cheval sera plus en état de vous obéir , & il le fera de meilleur cœur. Les leçons au trot & au pas doivent se faire sans observer de terrain ni de mesure décidée ; elles n'ont point d'autre but que de faire entendre au cheval qu'il est fait pour obéir , & elles doivent durer jusqu'à ce que l'obéissance soit parfaite au pas ou au
trot,

trot, c'est-à-dire, qu'il obéira à toutes les opérations simples, & surtout aux deux jambes qui le porteront en avant; car j'aime beaucoup que le cheval y soit bien, & qu'il fasse en avant tout ce qu'il fait : à ces conditions, on passera à des leçons propres à l'affouplir.

CHAPITRE III.

*Pourquoi le cheval a besoin d'autres
Leçons que la première.*

IL s'en faut bien que le cheval soit dressé, quoiqu'il obéisse à la main & aux jambes pour tourner à droite & à gauche; ces leçons ne servent qu'à préparer la machine à recevoir des opérations dont le cheval a essentiellement besoin pour se trouver en état de nous servir avec sûreté. Le premier

travail consiste à mettre le cheval sur ses quatre jambes ; car à moins qu'il n'ait été dressé , il n'est jamais bien également porté sur ses quatre jambes : il est sujet à se laisser soutenir par celles de devant , ce qu'on appelle être sur les épaules ; ou sur les deux jambes d'un même côté , ce que l'on dit être couché. Le cheval est sur les épaules , parceque le poids du col & de la tête , étant plus pesant que celui de la queue , rend la partie de devant beaucoup plus difficile à porter ; & que le cheval qui suit l'impression mécanique qui le porte en avant , n'a pas assez de force ou de souplesse pour soutenir sa tête. Il se couche à une main , parcequ'il appuie trop sur les jambes de ce côté-là , & ne s'aide point de celles de l'autre main.

Quelques chevaux sont sujets à se

cabrer, & à faire des pointes en se retenant; il est visible que leurs forces se trouvent réunies dans leur arrière-main, & qu'il faut les répandre dans toutes les autres parties: ceux-là demandent plutôt les jambes du cavalier que les mains.

Il n'y a aucune sûreté à monter un cheval qui n'est point en équilibre; car si une partie vient à manquer, nécessairement il s'abbat; & puisque le cheval n'est pas en sûreté, comment l'homme peut-il y être? Nous voyons tous les jours dans les prés les chevaux courir & s'abattre en courant, parcequ'ils ne se soutiennent pas également sur les hanches: leur propre poids les portent sur les jambes de devant, cette partie se trouve plus chargée que celle de derrière, & au moindre faux pas il tombent. Il n'est d'autre parti à prendre, que de les mettre en équi-

libre sur les jambes, de manière qu'elles travaillent toutes également à soutenir tout le corps. Il faut passer par cette leçon, avant que de les asseoir sur les hanches, de leur donner un air décidé, & d'exiger d'eux ce brillant qui peut seul produire la souplesse jointe à l'obéissance.

CHAPITRE IV.

Leçon pour enlever le devant.

POUR rendre égaux deux poids qui ne le sont pas, il faut diminuer l'un pour augmenter l'autre. Les jambes de derrière du cheval ne sont point assez chargées, tandis que celles de devant le sont beaucoup trop : diviser également le poids, est le point essentiel pour être maître du devant du cheval. On peut considérer cet animal

comme devant être placé en équilibre sur un pivot qui seroit entre les jambes de l'homme qui aura soin que les deux extrêmités concourent à bien garder cet équilibre demandé. Voici les moyens qu'il pourra employer.

La tête, le col, les épaules & les jambes de devant du cheval doivent être enlevées ensemble. Mais il n'y a dans la bouche du cheval qu'un foible instrument pour enlever une si grande masse: il faudra de toute nécessité que l'arrangement de toutes ces parties soit propre à nous aider. Je m'y prendrai donc ainsi. Je travaillerai sur les barres de mon cheval avec le mors, de maniere qu'il ne se trouvera aucun pli, & qu'il sera tellement droit, qu'une même ligne partage la tête & le col également; si les deux rênes égales ne pouvoient faire ce travail, je ferois passer un peu plus de force dans

celle du côté où le cheval répondroit moins bien, enforte que la force fût en raison de son peu d'obéissance ou de son peu de disposition. Lorsque le cheval placera volontiers sa tête, qu'il répondra à cette espece de tâtement des rênes, on pourra espérer qu'il sera facile à enlever.

En effet, il n'est point difficile de concevoir que si le bout du nez étoit plus d'un côté que de l'autre, le haut de la tête ne seroit pas exactement placé sous l'atlas, & que toutes les vertebres du col n'étant point mues sur une ligne droite par la tête, jamais elles ne pourroient enlever le reste de la machine droit & comme il est nécessaire pour être sûrement à cheval. Que la rêne droite fasse trop d'effet à droite, & que le nez du cheval soit à droite tandis que les oreilles sont à gauche, l'enlever, au lieu de se

faire perpendiculairement, se fera de côté, & le cheval sera porté à gauche.

La tête & le col étant bien placés, il faut sentir quelle est la différence des forces qui ont disposé les parties, afin de les maintenir dans cette position, s'asseoir & marquer un demi-arrêt de la main, mais d'une façon très moëlleuse; car la main dure dans une opération faite à propos endort le cheval, tandis que la main légère l'avertit & le dispose à obéir.

Peut-être que le cheval obéira d'abord, & l'homme dans l'instant de l'obéissance, sentira que le cheval devient léger à la main; il doit caresser le cheval & le porter en avant, afin qu'il se rappelle dans la suite que pour cet assuré de main, il ne doit pas reculer. Mais si l'animal, au lieu d'obéir, forçoit la main & tendoit le nez,

c'est une preuve qu'il n'auroit pas conçu ce qu'on lui demandoit, ou que la volonté n'y seroit pas. Il faudroit donc l'arrêter & même le reculer, afin de lui faire comprendre l'effet de ces rênes travaillantes également. Pourvu qu'on ne fatigue pas le cheval, & qu'on le traite avec douceur, en peu de tems il répondra au-demi arrêt de la main. Il faut avoir l'attention, si on est obligé de reculer, de le porter en avant tout de suite, afin qu'il ne se défende pas.

Il n'y a que ces opérations-là pour mettre un cheval sur ses quatre jambes, même s'il se couche; car alors il faut faire passer de la force du côté qui ne soutient pas assez la machine, & le disposer par là à se tenir bien sur les jambes. Il faut du tems pour parvenir à bien enlever le cheval, ses muscles souffrent d'abord. Il est d'un homme

prudent de le ménager dans les premières leçons, afin que cette position forcée ne le désespere pas par la douleur qu'elle occasionne.

CHAPITRE V.

Leçon qui succede à l'enlever du devant du cheval.

LE cheval est enlevé, & l'homme maître de le travailler, puisqu'il est en sûreté dessus. Le cheval fait aller en avant & reculer, il enleve son devant, mais il ne peut encore aller de côté, parcequ'il ignore les forces qui doivent l'y porter. Il est vrai qu'il est susceptible d'obéissance, s'il est bien instruit & confirmé dans les leçons qui précédent. Comment s'y prendre pour le déterminer à aller de côté, & de quelle maniere le fera-t-il d'abord?

J'ai dit que le cheval dans la main de l'homme étoit comme sur un pivot facile à mouvoir, mais la main seule ne peut point opérer sur toute la machine sans le secours des jambes, je les ferai donc agir de la sorte.

Mes deux mains sont réunies pour enlever mon cheval qui chemine sur un cercle : je fais l'instant où il est placé, & où il me paroît léger à la main : je marque un demi-arrêt de la main, & ma jambe de dedans pousse le cheval ; bien entendu que la rêne de dehors enlevera un tems & déterminera le cheval à s'élargir. La nouveauté de cette opération fera probablement que le cheval n'obéira point ; mais lorsqu'il connoîtra & distinguera bien le tact de la rêne de dehors, il ne manquera pas de se porter de côté, en avançant le pied de dedans un peu plus près de celui de dehors,

qu'il n'eût fait sans ces opérations. La rêne droite plie & devroit faire le plus grand effet; mais comme nous avons besoin de travailler celle de dehors, nous ne les faisons point agir ensemble. Lorsque le cheval est enlevé, & tandis que celle-ci élargit, l'autre est un peu rendue pour reprendre ensuite ses fonctions. Le point principal est d'élargir, ainsi la rêne de dehors enlevera à proportion que le cheval refusera d'obéir; & comme cette rêne fixe les hanches, elles ne marcheront pas tant de côté que les épaules. La jambe de dedans passera sur celle de dehors, si la rêne de dehors fait un grand effet, & que la jambe de dedans l'accompagne bien; mais on ne peut exiger cela le premier jour, parcequ'il est censé que le cheval ne comprend pas encore. Il ne faut pas demander au cheval d'autres choses que de s'élar-

gir, & même il ne faut pas lui en demander plusieurs tems de suite; il vaut mieux aller par degré, & ne point le brouiller.

Je divise donc en deux tems le mouvement que doit faire le cheval pour chevaler; dans le premier tems, il portera seulement le pied de dedans de côté, sans le passer sur celui de dehors; & dans le second, il le passera. Pour le cheval dressé, ce n'est qu'un tems; mais je voudrois diviser les opérations, afin de les rendre claires au cheval. La différence qu'il y a pour élargir ou pour porter de côté, ne dépend que du plus ou du moins d'effet de la main & des jambes.

Quand le cheval aura répondu à plusieurs tems séparés les uns des autres, je pense qu'il faut essayer à lui en tirer plusieurs de suite en allant de côté & en avant sur une ligne oblique.

Comme les épaules auront marché les premières à chaque tems, elles arriveront au bout de la ligne avant les hanches, & on mettra le cheval droit d'épaules & de hanches, en le portant deux ou trois pas en avant dans les deux mains & dans les deux jambes. Le cheval étant redressé, on aura l'attention de saisir le tems où la jambe qui doit chevaler est en l'air, pour enlever la rêne qui est devenue de dehors, & de pousser de la jambe de dedans pour faire les mêmes opérations à l'autre main. Lorsque le cheval sera très bien & également aux deux mains sur une ligne oblique, on passera à une leçon plus difficile : mais que ce soit après avoir bien confirmé le cheval au point de ne plus se tromper. Que les reprises ne soient pas longues, car elles fatigueroient l'animal & le dégoûteroient ; il faut de plus les

varier, tantôt en le faisant trotter, tantôt en le mettant au pas & de côté, afin qu'il n'oublie pas une chose tandis qu'il en apprend une autre, & qu'il n'aille pas de routine.

C H A P I T R E V I.

Même Leçon sur le cercle, ou épaules renversées (a).

Tous les habiles Ecuyers ont admis les leçons données sur les cercles, c'est-à-dire, celles dont la figure étoit un cercle : ils prétendent que c'est un moyen de donner un beau pli à un cheval.

(a) Nous sommes redevables de ces deux Leçons à M. le Chevalier de la Pleigniere, Ecuyer du Roi à Caen. Les soins particuliers qu'il a pris de mon instruction, son amitié, ma reconnoissance, tout m'engage à prévenir qu'on verra ici beaucoup de ses principes.

D'autres aussi pensent que les chevaux sont sujets à se coucher en travaillant sur les cercles, qu'ils ne peuvent jamais être sur les quatre jambes. Je n'ai jamais pensé que les figures contribuassent à dresser les chevaux : je crois que les opérations fussent, & que si l'on forme différentes figures, c'est plutôt pour l'agrément. Le rond est préféré à beaucoup d'autres, ainsi en faisant sur le cercle les opérations nécessaires pour tenir le cheval droit, obéissant aux mains & aux jambes, le cheval ne peut se gêner, & même les opérations se succédant sans cesse pour l'exécution, contribuent à donner de la justesse & de la souplesse au cheval : mais je le répète, si les mêmes opérations se font sur d'autres figures, elles réussiront de même.

La plus grande difficulté n'est pas de former la figure, mais de la for-

mer avec des opérations vraies, & le cheval maintenu dans une bonne position.

C'est un principe reçu dans l'Art de l'Equitation, que le cheval ne doit jamais travailler que sur les hanches. Pour qu'il y soit, le devant doit être enlevé, & les hanches pliées doivent porter toute la machine: ainsi toute opération & tout travail qui aura ces conditions fondamentales est recevable. Accommodons au cercle la leçon que nous venons de donner au cheval sur des lignes obliques: je veux que les hanches soient le pivot sur lequel tournent les épaules.

Plus le cercle est large, plus aussi la circonférence est éloignée du centre: de deux cercles qui ont le même centre, celui qui approchera le plus du centre commun fera le plus petit. Les épaules du cheval tournant autour des hanches,

hanches, leur cercle est plus grand; & pour faire décrire aux épaules un grand cercle pendant que les hanches en décrivent un petit, il faut que les premières fassent plus de chemin, & que le cercle de la jambe de devant qui cheval, soit plus grand que celui de la jambe de derrière. Voilà donc deux choses à faire: fixer les hanches & faire chevaler les jambes, soit de derrière, soit de devant. Si le devant est bien enlevé, les hanches le porteront, & la rêne de dehors venant à élargir le devant, retardera les hanches qui pourroient aller trop vite par l'effet de la jambe de dedans de l'homme. Sûrement le cheval à chaque tems fera plus de chemin des épaules que des hanches, & ces tems continués produiront des cercles & les hanches feront près du centre.

Il faut prendre garde dans cette leçon, que le cheval ne recule & ne

s'attrape les pieds faute de passer la jambe de dedans par-dessus celle de dehors. On évitera cela en le maintenant en avant par l'effet des deux jambes.

Si le cheval est à droite, il est plié à droite, & il est renversé à gauche; car on peut appeller cette leçon renversement d'épaule, ou l'épaule renversée. Pour changer de main, il faut le porter sur la ligne des changemens de main, le replier à l'autre main, & opérer comme à celle que l'on quitte.

Cette leçon est sans contredit la plus propre à assouplir les épaules des chevaux: ceux qui s'en sont servis en ont toujours reconnu les bons effets. La leçon de l'épaule en dedans trouvée par M. de *** pour assouplir les chevaux, n'est pas présentée aussi clairement qu'elle auroit pû l'être; il s'y rencontre même quelques contra-

dictions & des omissions qui laissent la leçon fort imparfaite. Il ne me semble pas hors de propos de l'examiner : les réflexions serviront à faire voir la justesse des combinaisons. Je le fais avec plaisir, & pour rendre un hommage de reconnoissance à M. le Chevalier de la Pleigniere, inventeur de ces leçons : c'est d'après ses principes que je les ai décrites.

Assouplir les épaules, de l'aveu de tous les hommes de cheval, n'est-ce pas accoutumer le cheval à donner à ses jambes un mouvement circulaire l'une par-dessus l'autre ? M. de *** a donc raison en ce point ; mais peut-on l'approuver lorsqu'il dit que cette leçon prépare le cheval à se mettre sur les hanches, parcequ'à chaque pas il porte la jambe de dedans de derriere en avant sous le ventre, & va la placer au-dessus de celle de derriere

de dehors, ce qu'il ne peut faire sans baisser la hanche? Je ne pense pas qu'on doive attribuer à ce mouvement avancé de la jambe de derriere de dedans cette préparation à se mettre sur les hanches, mais plutôt à l'enlever du devant. Ainsi, cet Ecuyer ne devoit-il pas faire précéder les opérations qu'il indique pour aller de côté par cet enlever du devant, qui donne seul à la jambe de dedans la facilité de passer sur celle de dehors? car il faut que le devant pese très peu sur ses jambes, afin que ce grand mouvement de la jambe puisse se faire, pendant lequel la jambe de dehors soutient fort long-tems.

M. de *** dit que le cheval étant disposé les épaules un peu en dedans vers le centre du manège, il faut le faire marcher en avant le long du mur en l'aidant de la rêne & de la jambe

de dedans ; que feront donc celles de dehors ? On a vu par les détails des opérations que j'ai indiquées , que la rêne de dedans seule amenoit les épau-les en dedans , & faisoit tourner si elle n'étoit secourue. Le cheval est déterminé à tourner , sur-tout par la pression de la jambe de dedans , qui pousse les hanches en dehors. Mais comment une rêne seule peut-elle enlever le cheval ? Il faut donc que la rêne de dehors aide à enlever le cheval en l'élargissant. Il est visible que M. de *** raisonnoit sur une exécution fautive. Il paroît , par l'article qui termine son septieme Chapitre , qu'il croyoit qu'en se servant de la rêne de dedans en la portant en dehors , ce mouvement faisoit croiser la jambe de dedans sur celle de dehors : c'est ce que l'on appelle *faucher*. Car la propriété d'une rêne n'a jamais été dans une méthode

raisonnée, que d'attirer à elle l'épaule, le col & la tête du côté où elle opere ; & si en portant la main en dedans cette action fait passer la jambe de dehors de devant sur celle de devant de dedans , c'est parceque les deux rênes ayant enlevé le devant , le cheval suit l'impression des deux rênes à la fois pour décrire la ligne que la main qui enleve décrit. Et j'ai toujours oui dire dans les Ecoles où j'ai travaillé, que la main qui tient la bride devoit se porter un peu en dedans. Ce reporté de main fait sentir la rêne de dehors ; & maintient l'appui juste ; bien entendu que la rêne de dedans fait toujours son effet.

Mais jamais on ne doit adopter la conséquence que M. de *** tire de la rêne de dehors pour celle de dedans, puisque l'effet de leur opération ne se ressemble nullement.

Pour changer de main de droite à gauche, dit encore cet Ecrivain, il faut conserver le pli du col & de la tête en quittant le mur, faire marcher le cheval droit de hanches & d'épaules sur une ligne oblique, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à l'autre mur. Voilà une maniere de plier le cheval bien peu conforme aux bonnes regles qui veulent que les épaules le soient toujours. Il ne peut perdre ce pli qu'il auroit, & mettre son cheval droit de hanches & d'épaules, qu'en jettant ses hanches en dehors, tandis qu'il maintient les épaules en dedans. Voilà donc un tems où sa tête est dans un cercle: instant contraire à son principe, qui proscriit la tête dedans. Ne feroit-il pas mieux de diminuer l'obliquité de sa ligne quelques pas, & de se mettre sur une ligne droite afin de commencer un changement de main

tout simple : il ne devrait pas être différent de ceux que l'on fait de la main à la main , en commençant par une portion de cercle.

L'Article qui commence la page 200 est aussi susceptible d'observations. M. de *** recommande le cercle au pas pour un cheval qui n'obéit pas à sa leçon ; & pour l'y mettre , il faut , dit-il , de tems-en-tems lui dérober des tems de jambes croisées (s'il se fert des mêmes opérations que pour l'épaule en dedans sur le droit , il aura peine à réussir) ; en sorte , continue-t-il , qu'insensiblement en élargissant le cercle , on arrive au mur dans la posture de l'épaule en dedans. Je demande à quelqu'un qui connoît le manège , si un cheval dont on élargit les épaules est bien mené sur un cercle : sans doute il se trouve avoir les hanches parallèles au mur.

Les principes de M. de *** sont tous en faveur de la leçon que je propose. Il prétend que la partie qui fait le plus de chemin s'affouplit le plus : dans ma leçon, les épaules décrivent un cercle plus grand que les hanches. Les jambes, dit-il, doivent chevaler l'une sur l'autre ; cela ne se fait-il pas ici ? De plus, mes opérations ne sont-elles pas démontrées plus simples & plus vraies que les siennes.

Dans cette leçon, tout est réuni : enlever du devant, travail des hanches, accord des mains & des jambes de l'homme, & mouvement circulaire des jambes du cheval.



C H A P I T R E V I I .

*Maniere de donner au cheval la Leçon
de l'épaule en dedans.*

ON ne doit mener le cheval l'épaule en dedans , que lorsqu'il obéit à l'opération des deux rênes qui l'enlevent & à celle des deux jambes qui le portent en avant. Ces deux points gagnés sur l'animal , on lui fera faire trois ou quatre tours de manége , afin qu'il connoisse son terrein & qu'il s'échauffe un peu. Dès qu'on jugera qu'il est en état de répondre , on l'enlevera dans les deux rênes , & la jambe de dedans poussera les hanches en dehors. Le cheval obligé de marcher , ne peut le faire qu'en passant la jambe de dedans sur celle de dehors , si la rêne de dehors fait ce qu'elle doit faire ; car

puisqu'elle a la propriété d'élargir le cheval, & que les épaules s'élargissent nécessairement dans la leçon de l'épaule en dedans, c'est d'elle que dépend le mouvement circulaire de la jambe de dedans, qui elle-même ne chevale qu'à l'aide des deux jambes de l'homme qui portent la machine en avant. Quelques pas avant d'arriver au coin, il est tems de disposer le cheval à le prendre. A chaque tems que fait le cheval l'épaule en dedans, il décrit une partie d'un grand cercle, & sa tête est la plus proche du centre. Si l'on avoit envie de prendre un coin, il faudroit changer pour un instant l'état de la leçon; car le coin étant formé par la réunion des deux murs, est un angle droit, les épaules se trouvant éloignées plus que les hanches de la ligne droite à décrire, il faut les rapprocher de ladite ligne, & gagner

ce tems-là en fixant les hanches. Voici mon travail : je mets mon cheval droit dans la main & dans les jambes égales, & je le porte dans le coin ; & à l'instant où il s'agit de le garnir, la rêne de dehors élargit un peu le cheval, sans que la rêne de dedans cesse de le plier, & en même-tems la jambe de dedans seule jette les hanches en dehors, pour les obliger de passer par la ligne décrite par les épaules ; & dès que le coin est passé, ma jambe de dehors s'unit à ma jambe de dedans pour porter mon cheval en avant, & recommencer l'épaule en dedans. Il faut que l'on parvienne à faire prendre le coin au cheval de manière qu'il ne se déplie point, & qu'il le prenne assez juste pour ne point se blesser au mur, & par-dessus cela encore, sans ralentir sa cadence & sans jeter les hanches en dedans.

Cette Leçon de l'épaule en dedans dans un beau passage, bien tride & bien exact, contribue beaucoup à donner de la finesse au cheval, & à augmenter son attention; elle le dispose aussi à prendre le vrai pli & à se mettre droit. La Leçon qui suit n'est pas moins bonne, elle mérite quelque discussion.

CHAPITRE VIII.

Leçon de l'épaule en dedans dans le cercle.

LA différence de ces deux Leçons, c'est que dans la précédente, le cheval est mené le long d'une ligne droite, au bout de laquelle on prend un coin de manière que les hanches & les épaules font un chemin à peu-près égal; dans celle-ci, au contraire, le

cheval est mené sur un cercle, & sa tête est la plus proche du centre; ainsi les hanches en décrivent un plus large. Les opérations des mains sont les mêmes, mais la jambe de dedans de l'homme travaille plus que dans la leçon précédente, puisque les hanches ont plus de terrain à parcourir.

Cette leçon n'est pas généralement reçue; voyons les raisons; suivons toujours M. de ***.

Une chose appesantie par son propre poids, ne peut être légère, dit cet Auteur, ennemi de la leçon du cercle où les épaules sont en dedans & les hanches en dehors. Cela est vrai; mais suppose-t-il absolument qu'on puisse mener le cheval de cette façon sans enlever son devant & sans le mettre sur les hanches, & que l'animal n'en soit pas susceptible? Quoique M. de Newcastle prétende que cette leçon

met d'abord le cheval sur le devant, il ne faut pas pour cela y renoncer. En effet il est vrai que la croupe chemine plus que le devant; mais si elle enleve tout en cheminant, peut-on reprocher à cette leçon de mettre le cheval sur les épaules? Il n'y a pas d'ailleurs de nécessité que le poids soit tout sur le devant du cheval. Si les deux cercles étoient étroits, je conçois que les épaules seroient sujettes & contraintes; mais s'ils sont très larges, la plus grande portion de cercle décrite par les hanches tandis que les épaules marcheront, deviendra plus grande d'une manière d'autant plus insensible, que les cercles seront plus grands. Ainsi il n'y aura point de contrainte, puisque le devant sera enlevé; & une preuve que cela est possible, c'est l'action même que fait le cheval pour faire décrire à ses hanches un

cercle plus large que celui des épaules. Supposons-le au trot ; tandis que la jambe droite de devant chevale sur la gauche , la gauche de derriere s'élargit ; & la droite de derriere passe sur la gauche , tandis que la gauche de devant s'élargit. Si la jambe de devant se place supposé un pied plus loin que celle sur laquelle elle passe , la jambe de derriere se placera à quinze pouces ; & sur la totalité , il ne sera pas nécessaire que le cheval presse le mouvement de ses hanches , parceque le tems qu'elles mettront à faire les trois pouces de plus à chaque pas , sera compensé par celui que le cheval tiendra la jambe de devant en l'air. Voilà comme j'imagine cette leçon ; & par son état , je crois faire voir que le cheval ne s'y met pas sur les épaules.

M. de *** , comme on a vu plus haut , prétend que si la jambe de de-
dans

dans n'est avancée en travaillant & approchée de celle de dehors, le cheval ne s'affouplit pas, cette condition est ici : & comment un cheval enlevé, porté en avant & de côté peut-il ne pas le faire ? concevoit-il que dans cette leçon le cheval ne pouvoit avancer ? Cette leçon est excellente ; je l'ai vu pratiquer par d'habiles gens, & je crois que puisque le cheval y a les trois conditions requises, il doit y être mis. On ne peut nier qu'il n'y soit en avant, enlevé, passant la jambe de dedans sur celle de dehors. Le difficile est de faire accorder la marche du derriere & du devant, enforte que chacun décrive en même-tems sa portion de cercle ; car souvent les hanches sont paresseuses. Il faut du tems, de l'attention & du tact pour faire bien exécuter cette leçon, une des plus belles du manége. J'ai remarqué que le cheval s'y plai-

soit, & qu'il y étoit très beau, pourvu qu'il fût menagé.

Ce sont-là les leçons dont on se sert pour donner à la jambe de dedans un mouvement circulaire sur celle de dehors : elles ont toutes les mêmes principes ; elles ne varient que par la manière dont les opérations se succèdent les unes aux autres. Un cheval qui les pratiquera bien toutes, fera bien avancé d'être assoupli.

C H A P I T R E I X.

Ce qu'on doit apprendre au cheval après ces Leçons, ou première Leçon de deux pistes.

IL ne suffit pas pour dresser un cheval, de lui apprendre à passer les jambes de dedans sur celles de dehors, il faut encore que celles de dehors sa-

chent passer sur celles de dedans : sans cela il seroit toujours de travers dans les leçons sur le droit ; il ne pourroit tourner en avançant. Nous avons dit que le pli du cheval déterminoit le côté de dedans ; si le cheval va de côté & qu'il regarde l'endroit où il va , cela s'appelle regarder son chemin & aller de deux pistes , & alors la jambe de dehors est obligée de passer sur celle de dedans , autrement il reculeroit , & iroit de très mauvaise grace.

On a vu les différents effets des jambes du cavalier , & des rênes de la bride ; on se ressouvient que la jambe de dehors seule porte les hanches en dedans , & que la rêne de dedans plie d'abord le cheval , & ensuite rapproche les épaules du centre. Dans cette leçon , il faut que ces deux opérations concourent à mettre le cheval en état

d'aller de deux pistes; mais il faut beaucoup d'accord dans les mains & dans les jambes pour bien exécuter cette leçon. Voici comme je m'y prends:

Jamais je ne chercherai à faire aller de deux pistes un cheval qui n'aura pas été bien préparé par toutes les leçons que je viens de donner: car il faut non-seulement que la jambe de dedans soit accoutumée à passer sur celle de dehors, mais encore qu'il connoisse très bien la valeur des opérations de l'homme, & qu'il les distingue, pour obéir avec précision aux moindres aides du cavalier. Je veux de plus, qu'il soit bien en équilibre sur ses quatre jambes, & qu'il réponde à l'enlever de la main. En effet, il n'est pas possible qu'il puisse concevoir ce que l'on exige de lui dans une leçon si composée, à moins qu'il ne soit bien disposé à l'exécuter. Le cheval étant

donc bien dans la main & dans les jambes, attentif aux moindres mouvemens, je réveille son attention par un demi-arrêt de la rêne droite (supposé que l'on aille à droite); je détermine ses épaules en dedans, tandis que ma jambe gauche pousse les hanches du même côté. Cela ne suffit pas encore, il faut que le cheval se porte bien en avant, autrement il ne passeroit pas la jambe de dehors sur celle de dedans. Pour le mettre dans cette nécessité, ma jambe de dedans tombant moëlleusement déterminera le cheval à avancer, & retardera la croupe si elle se portoit trop en dedans, moyennant quoi les jambes du cheval travailleront comme le cavalier desire. La rêne de dehors ne doit point être inutile; elle aide à enlever le cheval; elle l'empêche de tourner pour celle de dedans, & le maintient dans un beau pli.

Ne commencez jamais cette leçon par faire aller le cheval de côté sur une ligne droite, la trop grande sujétion fait qu'il se brouille, & que ses jambes marchent sans ordre; je le mène d'abord en avant sans lui demander autre chose que de bien se soutenir, & lorsque je le sens en état d'obéir, je lui tire un tems de côté, & je le remets en avant pour recommencer à quelques pas de là. Je trouve que par ce moyen le cheval conçoit mieux, & s'accoutume à faire tout en avant. C'est dans ces leçons ci sur-tout que l'on doit bien connoître ces opérations, & se rappeler que jamais la jambe de l'homme ne doit travailler avant sa main, afin que les épaules du cheval commencent le mouvement. Il est essentiel de bien sentir en quel rapport se trouve la main & la jambe, afin que les épaules & les han-

chess'accompagnent exactement dans la posture que l'on cherche.

L'opération par laquelle la jambe de dehors de l'homme force la croupe à se porter en dedans, s'appelle *garder les hanches*. Il ne faut pas les garder ni trop, ni trop peu; dans le premier cas, les hanches iroient avant les épaules, ce qui est un grand défaut; dans le second, le cheval n'iroit pas exactement de deux pistes. La différence qu'il y a dans cette leçon & dans les précédentes, c'est que dans celle-ci, c'est la rêne de dedans & la jambe de dehors qui déterminent à aller de côté, au lieu que dans les autres, la jambe de dedans & la rêne de dehors font fuir le talon au cheval. Le cheval est disposé à exécuter cette leçon-ci, à proportion de sa souplesse, de sa facilité à obéir & de son attention, & aussi à proportion de ce qu'il con-

noîtra les aides de l'homme qui le monte.

C'est ici le lieu de répondre à une objection que l'on peut faire sur la façon dont mes mains & mes jambes travaillent pour mener le cheval de côté en regardant son chemin.

Le cheval, dit M. de *** , doit se plier pour l'accord de la main & des jambes ; ce principe est très vrai : mais il faut savoir que dans ce cas (où le cheval doit être très bien dressé), c'est la jambe de dedans qui doit le plier en jettant les hanches en dehors , & la main en se reportant un peu en dedans. Votre cheval fera donc de travers, me dira quelqu'un, puisque les hanches sont portées en dedans par la jambe de dehors ? Cela seroit sans doute , si le cheval n'avoit pas été d'abord plié par la rêne de dedans & la jambe du même côté, & dès qu'il

est une fois bien déterminé dans son pli, c'est alors que je commence à garder les hanches, mais de maniere que ma jambe de dedans maintienne toujours le pli, parcequ'elle ne se trouve jamais également travailler avec celle de dehors; mais l'une après l'autre, elles priment & produisent leur effet, qui doit contribuer à la justesse de mon travail. C'est dans la finesse du tact, que l'on doit chercher cette justesse de précision qui empêche que ces deux opérations ne se détruisent. On peut bien indiquer les premières opérations, décrire leur suite & leur liaison, détailler leurs effets; mais le goût seul peut appliquer à propos les secours convenables quant à leur quantité & à leurs qualités. Si un cheval au lieu de se plier à droite pour aller à droite, se plioit à gauche, il est visible qu'il ne seroit pas droit, & qu'il

faudroit, avant de garder les hanches; lui apprendre à se plier; sans cela on auroit bien de la peine à lui faire faire rien de juste. De même s'il se plioit trop, il faudroit diminuer son pli & l'empêcher de s'abandonner à la rêne de dedans en soutenant celle de dehors. Dans cette leçon, le cheval doit être en quelque sorte porté dans la main & dans les jambes de l'homme; l'accord doit être si parfait, que l'animal semble exécuter de lui-même tout ce que lui demande l'homme, & ne jamais se troubler. Cette leçon est difficile, mais elle est une des plus agréables du manège.

Lorsque le cheval aura bien connu toutes ces opérations en allant sur des lignes obliques, on doit le mener de côté sur une ligne droite; c'est-à-dire, lui demander des tems de deux pistes sans avancer ni reculer sensiblement,

autant qu'il le faut pour former un manége raisonnable. Il faut du tact pour sentir lorsqu'il a besoin d'être en avant, ou d'être soutenu dans la main légère. Il n'est pas nécessaire d'avoir un mur pour faire fuir les talons à un cheval, lorsqu'il fait ce qu'il doit faire: si l'on est près d'un mur, & qu'on le fasse aller de côté la tête au mur, cela ne le gênera point; mais il y a beaucoup d'inconvéniens à chercher à le dresser par le moyen d'un mur, qui le fait aller de routine.

C H A P I T R E X.

Travail de deux pistes sur des voltes.

LE cheval bien préparé à passer la jambe de dehors sur celle de dedans par les leçons précédentes, pourra être mis sur les voltes. On fait que la volte

est, à proprement parler, un cercle; on lui donne sur-tout ce nom, lorsque le cheval le décrit de deux pistes.

Dans la volte proprement dite, le cheval a la croupe en dedans & les épaules en dehors, enforte que le cercle décrit par celles-ci est plus grand que celui des hanches. Il faut donc que les épaules embrassent à chaque pas un terrain plus grand que celui des hanches; & le plus de terrain à parcourir par les épaules doit être réparti également sur chaque pas que fait le cheval, afin qu'il reste placé & que la volte soit parfaite: par ce moyen on évitera de faire marcher les hanches avant les épaules, défaut bien contraire aux bonnes regles, comme je l'ai dit.

J'ai vu d'excellens hommes passer des voltes, mais je ne me rappelle pas que les habiles Ecuyers en aient fait

de quarrées. La volte quarrée consiste à mener le cheval de deux pistes sur quatre lignes droites, dont on arrondit les angles.

M. de ***, grand partisan des voltes quarrées, s'exprime ainsi : » Il faudra » le mettre sur la volte, en sorte que » les épaules décrivent le plus grand » quarré, & la croupe étant vers le » centre, décrive le plus petit. Il faut » arrondir chaque coin avec les épau- » les, en portant & en tournant dili- » gemment la main sur l'autre ligne, » en tenant les hanches dans une fer- » me posture lorsque l'on tourne le » devant : mais la piste des hanches » doit être tout-à-fait quarrée ».

Peut-on approuver le terme de *diligemment* dont se sert cet habile Ecuyer ? Les mouvemens des mains & des jambes de l'homme de cheval doivent être préparés avec tout le

moëlleux possible , enforte que si le degré d'aide doit être porté à la quantité de dix , on passe par les neuf degrés qui le précédent , & on le quitte en repassant de même par tous ces degrés , afin de ne point surprendre le cheval. Comment donc employer de la diligence ?

» En tenant les hanches dans une
» ferme posture lorsqu'on tourne le de-
» vant : mais la piste des hanches doit
» être quarrée tout-à-fait ». Les han-
ches n'accompagnent donc point le
devant ? On peut voir dans son plan
de terre , que les hanches ne font que
deux pas , tandis que les épaules en
font trois. Quel ensemble peut-il y
avoir ? de plus , quelle difficulté pour
exécuter cette leçon défectueuse ? Il
faut que la jambe de dedans de der-
riere travaille quatre fois plus que
celle de devant ; si elle reste en place ,

comment le cheval pourra-t-il s'en aider ? si elle piaffe , comment distinguera-t-il la juste proportion de ces deux pas , & comment l'accorder avec les trois pas des jambes de devant ? Je ne conçois donc pas l'excellence de cette maniere d'arrondir le coin.

En postant ainsi le cheval , continue l'Auteur de *l'Ecole de Cavalerie* , il n'est jamais couché ni entablé dans la volte.

Un cheval est couché , lorsque n'étant pas en équilibre sur ses jambes , & ne partageant pas sur ses quatre colonnes tout le poids de son corps , il est penché en dedans. Ce ne fera jamais cette maniere d'arrondir les angles qui empêchera le cheval de se coucher , mais les opérations décrites plus haut. Je croirois , au contraire , que ce travail doit lui apprendre à se défendre & à faire des pointes de côté

très souvent , sur - tout si l'on porte *diligemment* la main en dedans

Je suis donc persuadé que jamais un homme de cheval ne doit faire passer des coins à son cheval , de maniere que les hanches restent en place & ne suivent pas les épaules partout où elles auront passé.

Revenons - en donc aux voltes de deux pistes telles que je les ai décrites , aussi rondes qu'il se pourra. Le cheval n'aura point de coins à passer en forçant ses jarrets ; il ne sera point couché , si on ne commence à lui donner cette leçon qu'après l'y avoir bien disposé. La beauté des voltes dépend de la perfection du cercle que décrit le cheval , de la justesse avec laquelle il fait travailler le devant & le derrière à chaque tems , & de la suite qu'il y a dans tous ses pas. Rien n'est plus beau que de voir un cheval bien mené
sur

sur les voltes, sur-tout au galop; il est donc donné aux grands Maîtres seuls de les exécuter dans leur perfection.

Un cheval qui travaille bien sur les voltes de deux pistes, est très rare & difficile à mener. Aussi doit-on croire que cet exercice est plus propre au manège, que pour l'usage que l'on fait du cheval. Il est inutile de dire que les mêmes principes qui font aller le cheval de deux pistes sur des lignes droites, le mettent sur les voltes; il ne faut que du tact pour sentir s'il décrit à chaque pas une portion de cercle, & si le total sera bien exact.

CHAPITRE XI.

Des Voltes renversées.

IL sembloit que M. de*** avoit profcrit de son Ecole toutes les leçons

dans un cercle ; mais dans celle-ci, il paroît avoir oublié son systême, ou plutôt vouloir rectifier un abus imaginaire par un défaut réel & très contraire aux principes de la bonne Equitation. Nous avons trouvé défectueuse une leçon dans laquelle les hanches laissoient travailler les épaules au moins un pas sans les accompagner ; devons-nous approuver celle où les hanches travaillent, tandis que les épaules se reposent ?

» Toute la difficulté des voltés ren-
» versées, consiste à plier le cheval à la
» main où il va, à faire marcher les
» épaules les premières, & à savoir les
» arrêter dans les quatre coins pour
» ranger les hanches sur l'autre ligne.

Voilà les paroles de M. de *** ; mais il ne fait pas réflexion qu'en fixant les épaules dans chaque coin pour ranger les hanches, il peche bien plus

essentiellement contre ses propres principes. Si la partie qui fait le plus grand mouvement s'affouplit le plus, on doit conclure qu'une leçon où les épaules soutiennent toute la masse, est fort contraire aux vrais principes de notre Art. Pourquoi tourner les hanches sur une portion de cercle, tandis que les épaules cherchent à former un coin? Si c'est la partie qui chemine le plus qui s'affouplit davantage, il est certain qu'ici les hanches qui font un tems de plus que les épaules, doivent s'affouplir.

Mais par le principe de M. de***, qu'une chose appesantie par son propre poids ne pourroit être légère, il s'ensuivroit que la maniere d'arrondir la volte quarrée est contraire à ses principes, puisqu'il se trouve un tems où tout le corps tourne sur les épaules rendues presque immobiles. Com-

ment peut-on admettre une leçon si contraire aux vraies regles qui exigent que le devant & le derriere s'accompagnent toujours quant au mouvement, & que l'un precede le second quant à la figure.

On doit voir sans peine combien ont d'inconvéniens les leçons quarrées de deux pistes, la tête, soit en dedans, soit en dehors. Le peu d'ensemble des mouvemens, la gêne singuliere où l'on met le cheval, le peu de justesse d'un tel manége, tout cela devrait faire proscrire les leçons quarrées de deux pistes: elles sont difficiles & fausses en même tems.

Ainsi sans répéter les raisons qui m'ont fait adopter les cercles, la tête dedans & la croupe dehors, je continuerai d'exhorter à abandonner les leçons de deux pistes sur le quarré, soit que la croupe soit dedans ou de-

hors, soit que le pli soit en dedans ou en dehors. Si je voulois donc mettre un cheval sur les voltes renversées en regardant son chemin, je me servirois de ma rêne de dedans & de ma jambe de dehors, en faisant décrire dans le même espace de tems la portion de cercle des hanches & celle des épaules, comme nous avons dit à celle de l'épaule en dedans dans le cercle; observant la même distribution de terrain pour ces deux leçons. Ainsi on doit bannir toutes leçons de deux pistes sur des quarrés: on ne les voit point pratiquer dans les bonnes Ecoles. Le cercle est la figure la plus parfaite & la moins sujette aux inconvéniens: mais il est difficile de savoir accorder la partie qui embrasse le plus de terrain, avec celle qui est vers le centre, pour les faire marcher dans la position requise.

C H A P I T R E X I I .*De la Pirouette.*

LA pirouette, comme le dit très bien M. de *** , n'est autre chose qu'une volte dans la longueur du cheval, dont les hanches font le centre. Il est assez difficile d'apprendre à un cheval à faire des pirouettes ; la sujétion de cette leçon, empêche bien des chevaux de l'exécuter avec grace. Il ne suffit pas de tourner, il faut encore que la position soit toujours bonne & toujours la même, depuis le premier tems de la pirouette jusqu'au dernier. Un cheval a besoin de très bonnes hanches, pour en tirer dans cette leçon tout ce qui la constitue ; car on doit remarquer qu'elles ont bien peu de terrain à parcou-

rir, qu'elles doivent avoir assez de ressorts pour soutenir toute la machine & la faire marcher, tandis que les épaules ont un cercle large à décrire.

Je ne puis être encore cette fois du sentiment de M. ***, qui prétend que dans la pirouette, la jambe de derriere de dedans ne se leve point, mais tourne dans une place, & sert comme d'un pivot, autour duquel les trois autres jambes & le corps du cheval doivent tourner.

Si la jambe de derriere de dedans sert de pivot, n'est-ce pas elle aussi qui donne, par son élasticité, la plus grande partie du branle nécessaire pour faire mouvoir la machine? & cette élasticité ne vient-elle pas du raccourcissement des muscles, puis de leur prompt allongement? N'est-il pas nécessaire de plus, pour procurer ces

deux actions, que le pied ait un point d'appui? Or, à chaque pas ce font de nouveaux efforts que les hanches doivent faire pour fournir la leçon dans toute sa régularité. Je serois donc bien disposé à croire que le cheval doit plutôt lever la jambe, que de la laisser immobile. Un des grands mérites de la pirouette, est d'être faite en avant, c'est-à-dire, que le cheval soit tellement porté dans les jambes de l'homme, qu'il cherche toujours à avancer, ce qu'il ne fera pas si sa jambe de derriere de dedans reste immobile. Outre cela, les jambes de dehors ne doivent-elle pas passer sur celle de dedans? Je crois que si cette derriere ne se dégage, le cheval ne pourra faire un second pas.

Supposons même que celle de derriere ne soit pas opposée de chevalier, & que ce soit la ressource de

quelqu'un qui soutiendrait le système de M. de *** , je lui demanderois où seroit l'ensemble & l'union si nécessaires à un beau manège ? Je penserois donc qu'une belle pirouette doit être faite dans une cadence bien égale , les quatre jambes s'accompagnant bien , & celles de dehors chevalant également toujours en avant. On se rappellera ce que j'ai dit plus haut du partage de terrain entre les hanches & les épaules , c'est ici la même chose. Quoique cette leçon ait bien des avantages , puisqu'elle apprend au cheval à tourner sur lui-même promptement , on peut cependant se dispenser de la donner , à moins que d'être bien fort ; car il est à craindre que le cheval ne recule lorsqu'on la donne & je trouve cette faute bien essentielle : & comme le cheval se rassemble nécessairement pour l'exécuter , il faut

bien de l'art pour le maintenir en avant.

CHAPITRE XIII.

Du changement de main.

LE changement de main est l'action que fait le cheval pour passer d'un côté du manège à l'autre, & y travailler à l'autre main.

On doit distinguer, dans l'action totale du changement de main, trois tems qui doivent le partager en trois parties ; dans la premiere partie, le cheval se dispose à quitter la position qu'il a à la main où il travaille ; dans la seconde, il se trouve sans pli dans la main & dans les jambes de son cavalier, tout prêt à recevoir les impressions qu'il voudra lui donner ; dans la troisieme, il se prépare à se placer

d'une maniere convenable, à l'autre main. Que le changement de main soit d'une piste ou de deux, ces trois tems doivent être les mêmes.

On a vu sans doute dans tous les Chapitres précédens, que mon premier principe étoit de disposer le cheval de maniere qu'il pût m'obéir. Le cheval qui a à main droite un arrangement dans toutes les parties de son corps convenable à l'état de la leçon, doit en prendre un tout opposé pour travailler à gauche; & suivant mon principe, il faut le préparer: mais nous ne pouvons le préparer qu'en le mettant dans une position où il soit dans l'état d'indécision que doit avoir un cheval qui ne travaille pas de routine. Le pli détermine la main à laquelle on mene le cheval; il s'agit donc de le changer totalement pour le met-

tre à l'autre main. Voici comme je m'y prens.

Mon cheval à droite, au lieu de décrire une ligne droite, en fera une oblique, mais dont chaque bout fera arrondi comme le feroit une S. Dans la premiere action, je ferai occupé à faire perdre le pli de mon cheval; à chaque pas je le déplierai un peu, jusqu'à ce qu'arrivé au milieu du changement, il se trouve sans en avoir aucun; & qu'il soit droit dans les deux rênes égales, & dans les deux jambes égales. Il se trouve alors redressé & sans aucun signe qui dénote la main où il travaille; ce fera la seconde action. Dès qu'il sera parvenu à cette indécision, il ne sera pas plus difficile de le mettre à la main gauche, que de le mener encore à la main droite; mais poursuivons.

Puisque je change de pli, je dois aussi changer mes aides ; ainsi ma jambe qui étoit de dehors à l'autre main, devient de dedans à celle-ci. Je lui fais donc sentir insensiblement & par degré cette jambe, tandis que la rêne gauche le plie insensiblement à gauche ; & à proportion de ce que je m'éloigne de la ligne du milieu, j'augmente mon pli, qui se trouve dans sa perfection en arrivant au mur, & alors il arrive placé & en état de prendre le coin. Cette méthode me paroît simple, facile & la plus convenable à éviter les défauts des changemens de main qui n'auroient pas ces conditions.

Il y a des Ecuyers qui changent de main sans suivre les mêmes principes ; au lieu de marquer ces trois actions différentes dont j'ai parlé, ils ne con-

noissent que l'instant où le cheval doit quitter la main pour reprendre l'autre; ils décrivent une ligne exactement oblique avec les mêmes aides d'un bout à l'autre, & ils n'en changent que lorsque le cheval est arrivé au mur. Aussi voit-on ordinairement, sur-tout si le changement de main est mal fermé, qu'il arrive de travers, qu'il faut plusieurs tems pour le redresser, que le coin n'est pas assez éloigné, & qu'il ne se trouve pas en état de le bien prendre. Ne vaudroit-il donc pas mieux le préparer de loin, & arriver en bon ordre? Au reste, il s'agit de savoir s'ils croient essentiel que le mur soit le point fixe où ils veulent changer; comme il n'y a point de loi pour cela, je propose le moyen ci-dessus comme très clair & d'une exécution plus facile, d'autant plus

que le cheval y est toujours préparé dans toutes ses actions, & qu'il ne fait rien brusquement.

Dans toutes les leçons du manège, le changement de main est difficile; aussi lorsqu'il est bien fait, il est bien agréable & prouve l'adresse de l'homme.

CHAPITRE XIV.

De l'Arrêt, du demi-Arrêt, & du Reculer.

JUSQU'ICI nous avons vu le cheval en avant suivre les impressions des jambes unies à l'assiette de l'homme; mais insensiblement il oublieroit qu'il doit se soutenir & maintenir son devant dans une légereté continuelle, si on n'employoit pas des moyens sûrs pour le relever & contre-balancer cette

puissance invincible qui le porte à s'étendre.

Le demi-arrêt de la main, l'arrêt, & le reculer, sont trois leçons destinées à à le maintenir dans la position où il peut être en même-tems agréable & sûr à son cavalier. Ces trois opérations, quoiqu'elles paroissent différentes entr'elles, ont le même but; elles doivent être employées à déterminer le cheval à se soutenir sans cesse. Elles ont cela de commun, c'est que dans tous les cas, la main doit primer sur les jambes.

L'objet principal de celui qui marque un demi-arrêt, est de soutenir le devant de son cheval sans retarder sa marche, & de remettre les épaules d'accord avec les hanches; les premières sont toujours disposées à rompre cette cadence, si essentielle à un cheval bien réglé. Le demi-arrêt se marque
en

en se rasseyant & en assurant un peu la main, tandis que les jambes molles & tombantes empêchent le cheval de s'arrêter. Il semble alors que le devant retarde son allure, tandis que les hanches hâtent la leur; & les deux parties venant en quelque sorte à se rapprocher, doivent produire le bon effet que l'homme est en droit d'en attendre.

L'animal est d'autant plus sensible au demi-arrêt, que ses hanches sont bonnes, puisque dans cet instant elles doivent travailler bien plus fortement; & la sensation diminue à proportion que la fatigue augmente, il faut aussi le marquer d'une manière moins fine. C'en est pas non-plus lorsque le cheval, gai par un long repos, cherche plus à fauter qu'à couler en avant au gré du cavalier, qu'il est à propos de le marquer: le véritable instant pour

bien juger de l'impression que fait le demi-arrêt, est lorsque le cheval commence à devenir sage, & emploie ses forces pour contenter celui qui le monte. La trop grande gaieté & la fatigue sont également contraires à la belle exécution de ce travail.

Rien, suivant moi, ne donne plus de grace à un cheval, que d'être mené par une main habile à bien ménager les demi-arrêts. La justesse de sa cadence, l'ensemble de sa démarche, sa fierté, son ardeur que l'on fait ranimer par les demi-arrêts, tout cela procure à l'Ecuyer autant de plaisir que d'honneur. Je suis aussi convaincu que c'est-là la preuve de la science du cavalier, & je sens toute la difficulté qu'il y a à bien entretenir son cheval. Tout l'art vient de la belle manière de bien marquer les demi-arrêts, en sorte que personne ne s'en apperçoive, &

que l'animal soit sensible à la moindre opération.

Pour parvenir à cette perfection, il faut une main & des jambes bien d'accord ensemble; c'est le concours de leurs opérations, qui caractérise les demi-arrêts marqués avec art.

Pour bien concevoir ce que c'est qu'un demi-arrêt, il faut se figurer que la main de l'homme à cheval a un certain degré de force convenable pour maintenir l'animal; que ce degré varie suivant la qualité & la nature de sa sensibilité, & que c'est sur cela que l'homme doit proportionner son degré primitif. Ce degré primitif perd insensiblement de sa vertu sur les barres du cheval, qui s'y accoutume; & pour réveiller son attention, il faudra employer un degré un peu plus fort. Supposons que ce premier degré soit 1, s'il vient à devenir trop foible, on em-

ploiera 2 ou 3, suivant l'exigence du cas. Si le cheval est sensible & bien dressé, au lieu d'un degré tout entier, on n'en prendra que le quart ou la moitié. Moins il faudra de degré de force au demi-arrêt, mieux le cheval sera dressé.

Il est difficile de décrire le tact d'un homme qui emploie bien cette aide : il est essentiel, pour qu'elle soit parfaite, que l'assiette soit bonne ; car il ne suffit pas de soutenir la main un demi tems, on ralentit bien le cheval, mais le demi-arrêt exige les jambes & l'assiette. Il faut bien du tems, des réflexions & de la patience pour connoître à quel degré toutes ces aides sont bien mêlées.

Le demi-arrêt fatigue surtout les jeunes chevaux, pour les raisons que j'ai dites plus haut ; aussi doit-on le leur bien ménager dans les commen-

cemens. Les chevaux foibles, difficiles à maintenir, en ont souvent besoin; & je crois que ceux-là ne pourroient résister à un travail sérieux & conforme aux regles de l'Art; il leur faut une maniere d'être aidés un peu moins scrupuleuse pour en tirer parti, & ne point ruiner leurs jarrets: il faut moins entâmer avec eux, & n'en exiger que de la sûreté sans brillant. Il est difficile de les asseoir & d'en attendre un travail semblable à celui des bons chevaux; on sera content si on les peut amener à partager à leurs quatre jambes tout le fardeau du corps.

Les bons chevaux sont ceux sur lesquels le demi-arrêt bien marqué fait tout son effet. Ils en ont moins besoin que les autres, puisqu'ils se soutiennent volontiers d'eux-mêmes, & que leurs hanches ont de bons ressorts; cependant comme ils sont susceptibles

quelquefois de brillant, on doit employer souvent les demi-arrêts pour les engager à redoubler leur activité, & donner du tride à leur cadence.

On jugera si le demi-arrêt est bien marqué, lorsque le cheval semblera s'animer & se replacer; car ce doit être le but de cette aide. Tout cheval qui en répondant à un demi-arrêt tel que je viens de le décrire, tendra le col, paroîtra s'appuyer sur le mors, & vouloir forcer la main, n'a ni reins, ni jarrets, non-plus que celui qui n'a pas assez de force pour porter les hanches dessous lui: ces symptômes dénotent un mauvais cheval, peu propre à un travail si parfait. Le bon cheval, au contraire, en obéissant au demi-arrêt, se grandit & se rassied; il goûte son mors & se porte en avant.

De l'Arrêt.

L'arrêt doit avoir les mêmes condi-

tions que le demi-arrêt. Pour le former, l'homme fait passer dans sa main des degrés de force suffisants pour arrêter tout-à-fait le cheval : le cavalier doit arriver insensiblement à ce degré, en sorte que l'allure du cheval diminue de même, & parvienne enfin à l'inaction. Les jambes secourent les hanches du cheval, & lui donnent plus de disposition à avancer qu'à reculer, car le véritable arrêt ne l'ôte jamais au cheval : toutes les fois qu'un bon cheval le forme, il est en état de repartir bien placé, & en état d'en former un autre le moment d'après. Le bel arrêt est le fruit des bonnes leçons, du bel équilibre que l'on a donné au cheval, & de sa disposition habituelle à se porter en avant. Tout ce que je viens de dire du demi-arrêt, convient à l'arrêt ; j'ajouterai seulement que l'homme ne peut avoir trop de soin

d'arrêter son cheval droit. Il arrive quelquefois que le cheval met les hanches en dedans, ou qu'il les jette en dehors : la véritable position à l'arrêt, est celle que le cheval doit avoir lorsqu'il est bien mené.

C'est sur-tout au galop, que l'arrêt est difficile à bien former ; car plus la puissance qui porte le cheval en avant est grande, plus celle qui doit résister à la première est difficile à employer. Il sera donc préparé de loin & avec art, afin que de l'allure la plus prompte, le cheval puisse passer à la plus lente sans qu'il y ait d'à-coups : ils sont sur toutes choses à éviter. Il vaut mieux employer, si on le peut, dix tems de galop pour arrêter moëlleusement, que d'arrêter sur cul dès le premier tems, au risque de ruiner les jarrêts du cheval.

Du Reculer.

On a préparé le cheval à reculer par les leçons précédentes. Quoique dans peu d'occasions le cheval doive reculer, il est cependant essentiel qu'il sache bien le faire : cette leçon le confirme dans son obéissance, lui assure la bouche & le prépare pour le manège à enlever le devant avec plus de facilité. Si les conditions du bon arrêt ne se trouvent pas dans un cheval, il est rare qu'il recule franchement : cette leçon étant plus difficile, exige des conditions plus fortes.

Le cheval dans le reculer (je le suppose dans d'habiles mains) résiste à la puissance invincible de la position qui le porte en avant. Il faut donc qu'il obéisse à une puissance supérieure pour le moment ; ce sera celle de la main : mais comme il faut en même-tems qu'il soit en état de sentir les effets de

la position , il doit nécessairement faire emploi de grandes forces.

Les jambes de l'homme seront liées & toutes prêtes à porter le cheval en avant , de peur qu'il ne se porte en arriere trop vîte & de travers. Les chevaux qui se retiennent , doivent être rarement mis à cette leçon ; tandis qu'il faut souvent la donner à ceux qui s'en vont ou qui sont difficiles à enlever : dans tous les cas , on doit la donner avec prudence. Il arrive souvent qu'un cheval a assez de force pour reculer quelques pas ; si on le force , il se cabre , & à la fin se défend. Cette leçon fatigue les jarrêts , ainsi elle est quelquefois dangereuse.

Lorsque le cheval a obéi quelques pas , il faut le porter en avant pour le soulager & le récompenser.

Les jeunes chevaux , sur-tout , ne doivent y passer que rarement , jusqu'à ce que leurs jarrets soient bien formés.

Il arrive aussi que le cheval, au lieu de reculer pour l'homme, recule pour lui, ou par foiblesse, ou par malice: alors il s'arme contre le mors, & est en état de défense. Châtiez un tel cheval de deux coups d'éperon, & enlevez-lui le nez: qu'il apprenne à se défaire de ses caprices, & qu'il se porte en avant. S'il a quelque articulation affectée, il y a apparence qu'il souffre à ce travail, aussi on le reculera peu & rarement.

Les bons chevaux reculent bien placés sur leurs quatre jambes, & sans cesser d'être dans un état d'obéissance complète.

CHAPITRE XV.

Des Courbettes.

LE cheval préparé par les leçons précédentes, doit avoir acquis une

grande sensibilité pour les aides, & une grande finesse de bouche; il est sûrement le maître de toutes les parties de son corps, & il est en état de répondre à chacune des opérations que l'homme peut lui demander. De cette grande facilité résultent ce qu'on appelle *les Airs de manège*, dont M. de *** a parlé. De ces airs, les uns sont le fruit d'une nature gaie & des ressorts vigoureux des hanches du cheval; ils sont peu réglés, comme le terre-à-terre, le galop gaillard & le mézair. Les autres sont les suites d'un travail assidu & perfectionné: travail d'autant plus singulier, que peu de chevaux parviennent à faire de véritables courbettes, qui est le premier des airs & en même-tems le plus usité. Il n'est pas aisé de les bien faire, & d'en faire suivre plusieurs également bien cadencées.

se que leurs jarrets soient bien formés.

Il n'y a que le cheval vraiment droit & en avant qui puisse donner de belles courbettes: cela même ne suffit pas, il faut qu'il y ait du tride dans ses hanches, & beaucoup de légereté dans son devant.

On a vu dans le cours de cet Ouvrage, que les jambes doivent porter le cheval dans la main de l'homme, & que la main doit le rejeter dans les jambes: ce principe est la base des courbettes, car ces deux opérations s'y font sentir bien distinctement. En effet, si les jambes donnent un tems de chasse, & que la main retienne, mais avec une puissance moindre, le devant s'enleva tandis que les hanches couleront dessous: le devant du cheval restera comme suspendu, & formera une pesade si la main ne relâche un peu de sa fermeté; mais si elle le fait, & que l'animal sensible aux jambes qui chas-

font toujours, retombe promptement, la courbette sera bien décidée. La seconde courbette se formera dans l'instinct même que les jambes de devant du cheval tombent à terre, si celles de l'homme chassent toujours, & que sa main enleve en même-tems. Le même principe qui forme la premiere courbette forme toutes celles qui suivent; mais l'homme doit conserver exactement sa position, & être attentif au travail de sa main, qui doit être bien placée.

Le brillant de la courbette vient de la grande action des hanches: plus le mouvement est prompt, plus la courbette a de mérite; ce qui fait concevoir sans doute que si le cheval a de l'embarras, ou même de la lenteur dans le mouvement des hanches, il ne peut jamais bien rabattre ses courbettes. Aussi toute méthode qui ne tend

pas surtout à lui donner du nerf, & ce qu'on appelle *du resson*, ne peut réussir à produire de vraies courbettes. Le tems qui sépare chaque courbette doit être presque insensible à l'œil : les oreilles connoisseuses ne s'y trompent point ; les courbettes vives flattent l'Auditeur, les courbettes lentes l'endorment.

La courbette exige encore une qualité, c'est d'être bien droite : si le cheval n'est maintenu droit & égal dans les aides, il met les hanches dedans & s'accule : Eût-il le plus beau fredon, il est détestable à voir. Je voudrois aussi que le cheval en finissant sa reprise de courbette, eût assez de force encore pour donner quelques tems de piaffer avant que de s'arrêter, cela lui donneroit plus d'agrément. Le tride des courbettes part bien moins des jambes de l'homme que de son assiette,

qui ne doit point se relâcher. De là concluez que celui qui a acquis le plus de puissances dans son assiette, fera les courbettes les meilleures. Il ne faut pas présenter trop tôt un cheval à courbette : en général, il ne faut pas croire qu'un cheval qui exécutera bien une leçon, soit en état de rendre celle qui la suit ; car souvent il est assez intelligent pour en rendre une en quatre jours, & on le creve si on ne lui donne pas le tems de se confirmer. Demandez peu de courbettes à chaque fois, afin de le ménager & de le tenir en gaieté ; & sur-tout ne vous impatientez pas, si d'abord il est lourd & maladroit : il réussira si on a su l'attendre assez & lui rendre le travail agréable.





T R A I T É
D E S
A L L U R E S N A T U R E L L E S.

C H A P I T R E P R E M I E R.

Du Pas.

A P R È S avoir indiqué les leçons les plus propres à assouplir les chevaux, avoir rendu clairs les principes qui les forment, & les opérations par le moyen desquelles on exécute ces principes; je dois parler de l'allure à laquelle on doit les donner.

Pas d'Ecole.

On a dû remarquer que le grand systême dans le travail du cheval, est de lui faire concevoir: c'est la raison

○

qui me fait adopter une allure lente. Il ne s'agit pas ici du pas de campagne, allure si naturelle au cheval, qu'il n'en prend point d'autre s'il n'y est forcé, allure à laquelle on lui fait comprendre ce que c'est qu'un mors : il est question du pas d'école.

Lorsque l'animal connoît assez le mors, & qu'il le prend sans inquiétude, il est temps de le racourcir & de l'enlever; car jusqu'alors il est sur les épaules, & dans cette allure il ira assez vite. Il s'agit de ralentir sa marche; on arrêtera donc la partie de devant en l'enlevant (comme il est dit au chap. 4), & on l'obligera de marcher en embrassant moins de terrein; par ce moyen, son allure sera bien plus soutenue. On sera obligé de renouveler les opérations à chaque temps, afin qu'il continue cette allure; & il faut

qu'il soit si bien tenu, que l'homme soit le maître de l'arrêter à chaque tems, s'il le veut. L'animal doit acquérir assez de soutien pour ne pas peser à la main un seul tems; & le Cavalier doit aussi le traiter assez prudemment pour éviter les pointes & les défenses.

Utilité du Pas.

On ne sauroit exprimer tout le bien que cette allure procure aux chevaux; elle les rend attentifs aux volontés de l'homme, & les leur fait concevoir; ils deviennent légers, souples, obéissans, ils prennent de l'agrément dans la bouche, de la gentillesse dans leurs mouvements, ils acquierent cette sensibilité aux aides si recherchée dans les chevaux dressés. Cette leçon est si bonne, que tout cheval gâté par de mauvaises mains, redeviendra à cette leçon aussi agréable

qu'auparavant. Un Coureur a-t-il été long-tems sans être travaillé, cette leçon le remet sur les hanches; elle est douce, elle ne force point l'animal, elle lui apprend à bien placer ses jambes. Si on la donne aux chevaux en bridon, on s'appercevra au bout de quelques temps, qu'ils s'y plaisent, & qu'ils cherchent à mettre de la cadence dans leur pas. Cette allure est unique pour ceux qui s'en vont par malice, ou par défaut de construction. Toutes les leçons que l'on donnera à cette allure, profiteront plus aux chevaux, que si l'on vouloit les leur apprendre au trot: ils retiennent mieux les opérations; & comme ils ne sont point pressés, ils acquierent une exécution plus sûre & plus nette, lorsqu'ensuite on leur demande quelque leçon au trot.

Mais malgré tant d'avantages, il

ne faut pas oublier le trot sur le droit : le pas cadencé donne bien aux hanches assez de force pour enlever le devant ; mais il leur faut encore assez de ressort pour chasser en avant ; & c'est véritablement le propre d'une allure étendue & soutenue : il faut donc mêler les unes avec les autres , pour les faire concourir à la bonne instruction de l'animal , comme nous l'avons dit à l'article des premières leçons.

CHAPITRE II.

Du trot.

Trot allongé.

ON ne se sert ordinairement d'un cheval que pour aller vite : il faut donc le dresser à se porter bien en avant, & ne point lui donner une al-

lure lente, raccourcie & qui n'avance pas ; les chevaux de parade sont les seuls qui doivent avoir ce clinquant ; un cheval de chasse ou de guerre doit avoir un trot soutenu , allongé & bien ensemble.

Dans une telle allure, les hanches travaillent beaucoup, & il faut sans cesse que le cheval soit déterminé en avant par les aides du cavalier.

Qualités de ce trot.

Ces fortes de chevaux doivent être bien sensibles aux jambes, & bien s'enlever dans les deux rênes ; car il ne suffit pas d'aller vite, il est encore nécessaire que cela se fasse avec sûreté & bien dans les règles. Ainsi le devant du cheval sous un homme habile, est enlevé à proportion de sa vitesse, & c'est la preuve d'un bon cheval, qui a du rein & des hanches :

il est sous son homme, comme si le cavalier le tenoit dans un passage raccourci; il ne doit pas être moins enlevé ni moins attentif aux aides.

Plus il a de rein & de hanches, plus il est léger, & plus il est attentif aux volontés de celui qui le monte; mais aussi dès qu'il commence à se fatiguer, son trot est bien moins soutenu, & l'homme a besoin d'augmenter la force de ses aides, afin de l'enlever.

Maniere d'y mener les chevaux.

Les chevaux doivent être moins contraints dehors que dans l'enceinte du manège, & les jambes de l'homme doivent se réunir bien plus souvent pour le porter en avant; c'est pourquoi la main doit être légère: il faut la rendre souvent; c'est une des aides les plus essentielles pour bien mener un coureur, il s'appuieroit bientôt sur le mors sans cette précaution. L'en-

lever du devant en assurant la main, l'affiette de l'homme plus ressentie, & un temps de chasse dans les deux jambes, tout cela à la fois est la réunion des aides les plus savantes, sur-tout sur un cheval destiné à courir : rien ne prouve mieux la bonté du cheval & l'adresse de l'homme. Mais on ne doit pas abuser de cette aide, on ruineroit bientôt le cheval : il est vrai que dans la suite, si le cheval est en état par sa force de résister à un tel travail ; il en fournira bien des temps, acquerra même du ressort, & se déterminera en avant avec bien plus de bonne volonté. C'est là où doit tendre l'art de l'homme qui destine un cheval à la chasse ; car ce sont sur-tout ceux-là qui doivent embrasser du terrain, afin d'aller vite. La régularité de cette manière d'aller dépend de l'enlever du devant, & de la continuité

avec laquelle il est chassé par les hanches. Le cheval, pour réussir, a besoin d'autant de souplesse que de force.

Du pli dans le dehors.

Exiger qu'un cheval dans le dehors soit autant plié que dans le manege, c'est, je crois, fort inutile : moins le cheval a du pli, plus il approche du vrai droit qui suppose un cheval qui n'en a nullement ; en sorte qu'une ligne droite tirée d'entre les deux oreilles, devrait aller rencontrer le milieu des hanches. Mais il est presque impossible de demander une chose si difficile au cheval ; car il lui faut pour cela des hanches égales, des jarrêts égaux, & des pieds sains & en bon état. Il est si rare de trouver un cheval auquel on ne puisse trouver des défauts contraires à ces perfections, qu'il faut renoncer à exiger qu'ils soient parfaitement droits ; mais

par un travail bien entendu, on peut approcher de ce point d'exactitude.

Le pli du cheval détermine toujours la main à laquelle il va ; mais à la chasse ou à la promenade, on n'a pas souvent de dessein fixe d'aller d'un côté ou d'un autre ; ainsi on ne peut décider par le pli, la direction d'un cheval. L'usage, usage assez mal fondé, est qu'il soit plié à droite ; mais le pli est très peu sensible, & les lignes que décrivent le cheval, ressemblent beaucoup moins à celles de l'épaule en dedans que dans le manege. Il seroit indifférent pour un homme de cheval de plier, au trot, son cheval à une main ou à l'autre, le hasard seul le décide : mais pour maintenir l'animal dans une position fixe, il faut que les deux rênes soient bien également ressenties, & que la jambe de dedans prime un peu sur

celle de dehors; car je suis persuadé qu'elle donne le pli à un cheval bien mis. Quelque soit la main à laquelle commence le cheval au dehors, il faut se donner de garde de croire qu'il suffit de le travailler de ce côté-là. Jamais le cheval ne fera bien à une main, s'il n'est également arrondi à toutes les deux : il faut donc l'affouplir des deux côtés par toutes les leçons que nous avons d'abord indiquées, chercher à les lui faire exécuter bien en avant & avec aisance.

Lorsqu'il s'agit de tourner à gauche, quoiqu'il soit plié à droite, il ne faut pas pour cela changer de pli, mais lui renverser les épaules, cela a meilleure grace, & montre plus de facilité dans le maniment du cheval.

Nature du trot.

Les chevaux n'ont pas tous la même manière de trotter; les uns embras-

sont beaucoup plus de chemin, & sont moins enlevés; les autres plus rassemblés cadencent bien davantage leur trot. Je crois donc qu'un juste milieu convient à un cheval de dehors: dans le premier cas, le cheval incommode-roit son homme, courroit risque de s'emporter, & se trouveroit dans une mauvaise position; dans le second, il pourroit se retenir, défaut que l'on ne peut trop avoir soin de châtier dans un cheval dehors. Il est donc convenable que son trot, sans être trop lent & trop écouté, soit néanmoins bien égal dans sa cadence: un homme de cheval ne doit jamais l'abandonner à un trot déréglé, il se fatigue & se gâte.

Maniere de tourner au trot.

Si l'on tourne du côté du pli, il faut reporter la main; si au contraire on veut tourner de l'autre côté, il faut

soutenir les deux rênes, & sentir la jambe de dedans. Jamais on ne tournera subitement, on gâteroit le cheval, & il se déplaceroit : mais on embrassera en tournant beaucoup de terrain ; par ce moyen, le cheval ne ralentit pas sa cadence, & l'homme n'éprouve pas de contre-temps.

Il en est de même pour l'arrêt, il doit être préparé autant qu'on le peut. Mais il arrive quelquefois des cas où l'on est surpris, & où il faut arrêter à coup ; cela est malheureux, mais il faut prendre son parti.

Liberté de l'homme au trot de dehors.

La position d'un homme qui mène un cheval dehors, ne doit pas être aussi parfaitement régulière que s'il étoit dans le manège, il y auroit un peu trop d'affectation : néanmoins il faut qu'il ne néglige, ni son assiette, ni ses cuisses ; il doit régner dans toute

la personne un air d'aisance qui ne fasse point soupçonner trop d'attention à mener son cheval : c'est surtout dans ses mains qu'on doit remarquer de la facilité à travailler. L'adresse consiste à faire éviter au cheval les mauvais pas, les pierres & les autres obstacles qui peuvent le blesser, ou lui faire prendre de mauvaises positions. Il est aussi très bon d'accoutumer de bonne heure le cheval à trotter dans les taillis & dans les futaies, & l'empêcher de se blesser aux troncs d'arbres, & sur-tout l'habituer à bien passer au milieu de deux arbres que l'on voudroit traverser; sans cela on courroit risque de se blesser les genoux.



 CHAPITRE III.
Du Galop.

JE renvoie toujours à M*** lorsque ses lumières me semblent se conformer aux règles de nos excellents Maîtres ; mais comme on peut faire des réflexions qui lui ont échappé, je joindrai ce que je pense à ce qu'il a dit.

Tems pour galopper les chevaux.

Pour mettre un cheval au galop, il faut au moins qu'il ait les connoissances primitives de la main & des jambes de l'homme, & principalement qu'il réponde à l'enlever des deux rênes : si le cheval, ainsi préparé, est d'un âge convenable, il peut être galopé ; car je ne crois pas qu'il faille absolument attendre qu'il s'y présente de lui-même : il y a des sujets qui s'y présentent tard, ainsi l'art doit aider la nature.

Départ ou partir au galop.

Lors donc qu'on a résolu d'ébranler un cheval au galop, il faut pour le mettre sur le pied droit (a) après quelque tems de trot, sentir l'instant où la jambe gauche de derriere tombe à terre, & lui approcher les deux jambes en même temps, en soutenant le devant. Si l'on est exact à bien saisir ce tems, on réussira à coup sûr; mais il faut bien peu de chose pour manquer: l'habitude & la grande attention peuvent seules venir au secours d'un homme qui connoît déjà ce tems-là. Pour le partir sur le pied gauche il faut prendre le tems où le pied droit de derriere tombe à terre. Il n'y a que

(a) Il est bon de lire ce que dit M. de *** dans son *Traité des Allures du cheval*, qui fait une partie de son *Ecole de Cavalerie*; on s'instruira de tout ce que je ne dis pas sur cette matiere; je n'ai point voulu répeter ce qu'il explique très bien.

cette seule façon de les partir droits, c'est-à-dire, de manière que les hanches soient un peu en dehors, & les épaules en dedans, ainsi que la tête.

Les piqueurs, qui s'inquiètent peu de les partir droits, plient leur cheval en dehors, & le pincent de ce côté; le cheval pressé à gauche, part à droite. Cette méthode est sûre; mais elle n'est pas dans les bonnes règles. Il y a des hommes qui, au lieu d'enlever le cheval, l'allongent dans son trot & le plient à gauche, de sorte que le cheval prend de lui-même le galop à droite: mais, outre la fausseté de cette méthode, le cheval part toujours sur le nez, au lieu que l'effort devroit venir des hanches.

Les deux pieds également bons pour le galop.

Le cheval parti, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, doit être maintenu dans la main à laquelle il est parti,

fans qu'il cesse de se soutenir sur les hanches, fans changer de pied & fans se défunir. Pour l'obliger de se soutenir, on rendra fréquemment la main & on l'enlévera de même, en s'afseyant, & en accompagnant des deux jambes, fans à coups; car c'est dans cette allure sur-tout que le cheval a besoin d'être soutenu, & qu'il cherche à s'appuyer sur son mors. L'animal se défunir, ou parcequ'il est surpris par quelque à-coup, ou parcequ'il a de la foiblesse dans une jambe; il change de pied de même faute d'exercice, & souvent par foiblesse dans un jarret, ou par quelque faux mouvement de l'homme; c'est pourquoi il faut bien de l'égalité dans toutes les opérations.

A mesure que le cheval prend de la force & de l'aifance à courir, on cherche à l'asseoir & à faire travailler les hanches, afin qu'elles chassent le de-

vant & le portent en avant; mais il ne faut pas exiger trop dans les commencemens, on courroit risque de ruiner ses jarrets & de l'énerver: c'est donc insensiblement qu'il faudra le disposer.

Je ne saurois approuver la méthode de ceux qui prétendent qu'il ne faut jamais courir les chevaux à gauche avant de les avoir confirmés sur le droit. Pourquoi ne pas travailler en même-tems aux deux côtés? en peu de tems avec des aides justes on les y habituera. Il arrive, de la méthode contraire, qu'ils prennent de la force dans un jarret plus que dans un autre. Il suffit à la vérité qu'un cheval courre bien sur un pied; mais pour le bien faire, il est essentiel qu'il courre aussi sur l'autre. Il y a cependant des chevaux aussi désagréables sur un pied, qu'ils sont agréables sur l'autre; cela

leur vient de quelque mal dans un jarret, & ceux-là partent rarement sur le pied qui leur fait sentir de la douleur.

Il ne faut pas s'imaginer non-plus que ce qu'on appelle *le bon pied* soit une regle dont il ne faille pas s'écarter. En France, bien des hommes croiroient avoir fait une grande faute, de courir sur le pied gauche. Mais les chevaux n'en ont-ils pas deux? ne faut-il pas qu'ils s'en servent? Qu'importe qu'ils soient sur un pied ou sur l'autre, pourvu qu'ils soient placés? Dès qu'une fois ils seront bien sur tous les deux, & que dans la leçon ils répondront au partir sur l'un ou sur l'autre pour les opérations de l'homme, il ne faut point s'inquiéter s'ils partent à droite ou à gauche; si on les sent, cela suffit.

Qualités du cheval pour bien courir.

Un cheval, pour bien courir, doit

être léger à la main, se servir de ses hanches pour chasser le devant, répondre aux opérations sans se désunir, & avoir une cadence qui soit bien gardée, sans contre-tems.

Le cheval léger à la main est celui qui, à chaque tems de galop, se soutient assez sur les hanches pour ne se point servir du mors pour y appuyer sa tête. Cela n'est pas difficile à appercevoir, pour peu que l'on ait la main susceptible de sentiment. Si l'on se souvient de la maniere dont j'ai dit que le mors opéroit sur les barres de l'animal, on fera ici une juste application de tous ces principes. Le cheval averti par le demi-arrêt de la main, s'enleve; mais il fait tout le contraire, si la main reste trop ferme & trop long-tems soutenue : puisque, comme nous l'avons vu, le sentiment des barres se perd par une pression non interrompue. Dans le

galop, le cheval se porte plus en avant que dans les autres allures naturelles : & comme l'effort vient surtout des hanches, dès qu'elles viennent à se lasser un peu, elles n'ont plus le même ressort & la même facilité pour porter le devant : celui-ci devenu pesant, cherche l'aide du mors, sur lequel il s'appuie dans une main peu savante. Ainsi cette légereté ne sera maintenue qu'à proportion que le cheval sera enlevé à tous les tems. Si les hanches sont naturellement bonnes, l'animal se soutiendra bien volontiers. Pour entretenir dans les hanches ce ressort essentiel pour la légereté de la machine, il faut souvent ranimer son activité par des tems de chasse. Les deux jambes réunies donnent au cheval l'avertissement de se porter en avant ; & s'il sent cette aide en même-tems que le demi-arrêt de la main, il s'y porte en s'enlevant, & se trouve toujours

disposé à obéir à son cavalier avec aisance & liberté. Tout cheval qui n'a pas la facilité d'enlever le devant, soit par défaut de constitution, soit par ignorance des opérations, est sujet à s'emporter; c'est sur-tout sur ces sortes de chevaux, qu'il faut de l'art & de l'adresse. On a vu que dans les opérations composées, le cheval obéissoit à celle qui primoit; comme dans celle-ci, l'enlever du devant est plus difficile que le chasser dans les jambes, il s'en suit qu'il faut que la main prime sur la jambe. Ainsi ce n'est pas en mettant autant de dureté dans la main que dans les cuisses, que l'on peut arrêter un cheval qui s'emporte; la première chose est d'ôter aux hanches toutes les aides qui peuvent les porter en avant, & redoubler les moyens propres à donner de la sensibilité aux barres, afin de forcer le cheval à obéir au mors. Si le

cheval ne s'en va que par une suite naturelle de sa construction, on en viendra à bout assez aisément si l'on opere conséquemment à ces principes ; mais si c'est par malice, il faut avoir recours à d'autres expédiens suivant le cas.

Certains chevaux sont sujets à un défaut tout contraire, au lieu de s'étendre & de se servir comme il faut de leurs hanches pour avancer, ils s'en servent pour tenir long-tems en l'air toute la partie de devant. Les chevaux courts de reins qui ont de la gaieté & du nerf, y sont fort disposés. Dans ceux de cette nature, il faut tâcher de diminuer cet enlever du devant, en rendant toute la bride & en approchant les jambes & souvent l'épéon, pour obliger le cheval de fuir le châtiment & de s'étendre. Un cheval léger au galop doit donc tenir un juste milieu entre ces deux défauts ; pour

lors il ne s'emportera pas , & ne se retiendra pas. L'homme habile pourra distribuer ses aides suivant la qualité du galop de son cheval , & le rendre sûr & agréable.

J'ai dit en second lieu , que les hanches devoient chasser le devant : il se trouve des chevaux qui , sans être sujets ni à l'un ni à l'autre des défauts dont je viens de parler , sont néanmoins désagréables au galop , & qui au lieu de prendre des forces en faisant cet exercice , ne font que s'affoiblir. Ce sont ceux qui , avec une bouche sensible & des épaules bonnes & bien libres , ont les hanches ou les jarrets foibles : ils répondent à la main , pourvu qu'on ne les travaille pas continuellement ; mais ils s'enlèvent peu , & ne le font qu'en allant vite , leurs hanches n'ont point assez de forces pour soutenir le devant. Ces che-

vauX ne font sûrs que par la finesse de leur bouche , qu'ils aiment mieux ménager que le train de derriere. On se sert de ces sortes de chevaux ; ordinairement ils ont de la vitesse , mais s'ils ne font pas ménagés , il leur arrive d'être ruinés de bonne heure. Les bons chevaux , au contraire , se fortifient lorsqu'ils sont courus par d'habiles gens ; l'habitude que leurs hanches contractent dans le travail , leur donne une nouvelle élasticité , en sorte que c'est celles qui contribuent le plus à la beauté du galop ; ils augmentent la sûreté de cette allure , & redoublent le plaisir de l'homme. Il faut donc absolument pour qu'un cheval coure bien , que le derriere chasse le devant , & que ce ne soit pas les épaules qui entraînent le reste.

Si cette condition se trouve au galop , on trouvera au cheval de la fa-

cilité à sentir les aides, & à y obéir : la sensibilité redouble à proportion de son soutien. Peu d'opérations combinées & placées à propos portent en avant, avec justesse, & précision, un cheval bien enlevé & bien soutenu.

De la justesse des actions.

Il est difficile au cheval qui galope de bien sentir & de bien exécuter dans l'instant, s'il n'est bien instruit de la valeur des aides, & s'il ne les prend assez bien pour ne les pas confondre : je ne parle pas seulement de celles qui lui font hâter sa démarche en s'enlevant de plus en plus, mais encore de celles qui lui font faire au galop diverses manœuvres ; il doit sur-tout les exécuter en galopant toujours sur le même pied sur lequel il a été parti ; car s'il se désunissoit, ou qu'il changeât de pied, la leçon changeroit aussi. Que l'on juge donc de la combinaison

nécessaire pour maintenir le cheval sur le même pied, en lui faisant faire toutes les manœuvres dont j'ai parlé dans mes différentes leçons. Il est des opérations qui, dans un cheval sensible, peuvent être mal prises; mais avec de l'attention à ne point le surprendre, on l'accoutume à les connoître. Toutes les fois que l'on mène un cheval sur une ligne droite, on peut se passer de la jambe de dehors, si on ne la croit pas essentielle; mais dès que l'on veut tourner, il faut nécessairement les deux jambes: alors celle de dedans plie & soutient, tandis que celle de dehors fixe les hanches; les deux jambes obligent la croupe de suivre les épaules en les chassant. Mais si cette aide de la jambe de dehors est brusque, le cheval peut se désunir: c'est donc alors que l'aide doit être ménagée, & si elle est donnée

comme il faut, jamais le cheval ne se dérangera. De même, si dans le partir, on fait trop agir la jambe de dedans, le cheval partira faux ou désuni. Il y a donc un tact très fin que le plus habile maître ne peut pas donner, ce qui me fait dire que le cheval, pour être bien mené, a besoin d'un homme qui le connoisse, & qu'il ne dépend pas uniquement de lui de ne pas se désunir. Souvent le cheval semble faire mal lorsqu'il obéit, & il obéit à une demande fautive qui l'empêche de bien agir : c'est donc une preuve de science que de ne corriger les chevaux que dans les occasions où ils commettent seuls la faute. On voit dans M. de *** deux très bonnes leçons, l'une pour accoutumer les chevaux à ne se pas désunir, l'autre pour leur apprendre à sauter. Quoique dans la première, il ne parle que du pied

droit, elle est cependant applicable aux deux mains. Un cheval de chasse doit tourner dans tous les sens & ne point se défunir; il faut du tems & de l'attention; mais on y réussit: il est sur-tout essentiel de ne lui pas laisser contracter de mauvaises habitudes.

Souvent dans les commencements un jeune cheval se défunit, parceque dans le galop les deux jambes de derriere ne font pas le même effort, & qu'il n'a pas encore assez de force pour demeurer long-tems sur le même côté: il change le plus souvent qu'il peut, croyant se soulager; mais il se fatigue davantage, car le contre-tems qu'il est obligé de faire lui fait sentir bien de la douleur.

Mon avis seroit donc lorsqu'un jeune cheval que l'on court se défunit par foiblesse, & semble avertir son hom-

me qu'il est hors d'état de continuer, qu'on l'arrêât, & qu'on le menât à une allure moins fatigante. Je suis persuadé que cette faute prouve la foiblesse; car j'ai quelquefois monté des chevaux de poste, qui couroient bien & me faisoient plaisir, qui ne se défunissoient pas deux fois dans une poste, ce qui m'a fait conclurre qu'ils pouvoient courir long-tems sans souffrir.

Il arrive aussi que des chevaux faits se défunissent pour différentes raisons. S'ils sont sensibles aux aides, on peut les remettre aisément. Voici comme je raisonne.

Dans le galop, c'est le pied de derrière de dehors qui fait le plus grand effort, & qui reste en arrière. Si le cheval n'est pas porté également dans les deux jambes (lorsqu'une fois il aura été mis au galop), il pourra

arriver différents contre-temps qui dérangeront le mouvement naturel des jambes du cheval ; car, en suivant toujours mon principe, que la jambe qui prime porte les hanches du côté opposé à son action, il en résulte, qu'au galop, l'aide d'une jambe qui travaille mal-à-propos opere de grands défords. Lorsque le cheval court uni & comme il faut, si l'homme fait trop sentir la jambe de dehors, & qu'il y ait de l'excès, la croupe se porte extrêmement en dedans, il ne sera pas étonnant que l'animal se désunisse du devant ; il me sembleroit assez difficile qu'il le fît du derriere, parcequ'il est difficile que les deux bouts se trouvent dedans au galop, & que le cheval étant enlevé, il paroît que le dérangement devroit venir de la partie la moins gênée. Mais on ne peut donner cette nécessité de désunion du
devant

devant comme une certitude, je crois au contraire, qu'il est difficile de décider ce point; mais je suppose toujours que la main de l'homme n'a point péché.

Si au contraire la jambe de dedans venoit à travailler trop par un à-coup; il est certain que le cheval ayant la partie de dedans étonnée par l'aide trop forte & inattendue de la jambe, sa croupe feroit portée en dehors, & qu'il se désuniroit du derriere.

On voit dans les herbages que les chevaux ne partent jamais droits, & qu'ils sont toujours pliés du côté opposé au pied sur lequel ils partent: & puisque la nature se retrouve toujours lorsque l'art cesse de l'aider, le cheval se sentant dans une position qu'il a connue avant que d'être entre les mains de l'homme, obéit dans cette partie

Q

à l'aide de l'homme qui favorise son inclination; il se désunit du derriere.

Quelque soit la faute que commet le cheval en se désunissant, n'importe la cause, on doit chercher à le remettre. Un bon cheval qui par hasard se désunit du devant, se remet aisément avec un tems de chasse. Mais si c'est du derriere, il me semble qu'on doit employer pour remettre cette partie là, les mêmes aides dont on se sert pour faire changer de pied; ainsi on le pincera de la jambe de dehors, elle fera faire à la croupe un mouvement en dedans, dans lequel il sera obligé de se remettre. Ce moyen est très sûr, & l'on doit l'employer dans le besoin; mais il est bien plus savant de prévenir cette désunion, qui fatigue & fait de la peine. Il n'y a que la justesse & l'accord qui maintiennent

le cheval dans un beau galop, la plus difficile à exécuter de toutes les allures naturelles. C'est la seule en effet où les jambes doivent varier leurs mouvements, suivant le côté ou la main à laquelle le cheval galope; & comme les fautes sont plus nombreuses, il faut aussi à l'homme plus de tête & d'intelligence. Le beau galop doit embrasser du chemin, avoir une cadence réglée & qui soit toujours la même, soit que le cheval aille vite, soit qu'il aille doucement ou au petit galop.

Il n'appartient qu'au galop de manéger d'être raccourci, c'est son grand mérite; mais il faut dehors chercher à avancer: pour cela le cheval ne doit pas, selon moi, réitérer le mouvement de ses jambes plus souvent que s'il alloit plus lentement. Ceci paroîtra difficile à accorder; mais poursuivons. Chaque pas que fait le cheval au galop est un

faut presqu'imperceptible : ce faut est plus ou moins étendu à raison de la vitesse de l'animal ; si l'homme le retient, il fera des fauts plus courts ; s'il le chasse, il les allongera ; s'il est bien réglé, il mettra le même tems à chaque pas qu'il fera lentement, qu'à chacun de ceux qu'il fera avec vitesse : la différence qu'il y aura, c'est que dans le premier cas, il sautera plus en hauteur, & dans le second, il sautera plus en long. Voilà la maniere de concilier les deux principes si différens.

De la cadence.

On ne peut chercher à donner une cadence réglée au galop, que le cheval ne soit souple, obéissant & bien uni ; elle doit se donner conformément à ses forces, à sa nature, & à sa maniere naturelle de courir. S'il a les hanches bonnes & souples, & les jar-

rets sains & nerveux, il pourra galopper plus enlevé & plus vîte, & dans une cadence plus sensible. Si au contraire, quelqu'un de ces avantages lui manque, la cadence sera moins brillante, il ne pourra raccourcir son galop sans souffrir, & il s'allongera toujours en y manquant.

Pour former à l'animal une belle cadence, il ne s'agit pas de le mener toujours au même degré de vîtesse; un cheval pour aller vîte doit être souvent mené à un galop écouté; & pour écouter son galop, il faut qu'il l'étende souvent. Il faut donc que le cheval puisse faire l'un & l'autre pour pouvoir en avoir une; elle sera alors dans la tête de l'homme qui la sentira, & qui réglera la mesure par le moyen de ses aides: plus le cheval pourra s'enlever, plus elle sera belle & brillante.

De la vitesse.

A la chasse il n'est pas toujours nécessaire d'aller bien vite; mais aussi il faut suivre la bête, ou du moins les chasseurs: ainsi l'on mettra le cheval à un galop ni trop raccourci ni trop étendu. Dans le galop de vitesse, si le cheval est très bon, il ne hâtera pas le mouvement de ses jambes au-dessus de sa cadence; mais s'il est foible, il courra sans mesure & sans se soutenir.

Changement de pied.

Lorsque le temps de galop que l'on est obligé de faire est considérable, on fatigueroit bien vite la jambe du cheval qui fait le plus d'effort, si on ne changeoit de pied de tems en tems. On a vu dans le chapitre des changements de main ce que je pense de cette manœuvre; j'applique le même système au galop: il est bien plus ef-

sentiel à cette allure de travailler suivant les bonnes regles de l'équitation.

Dans l'intérieur du manège, je suis d'avis que l'on entame le changement de main comme je l'ai dit; que le tems du milieu soit bien marqué par le déploiement entier du cheval; que l'on continue de là en le pliant à la main à laquelle il doit galopper. Etant arrivé au mur, il faut y faire deux ou trois pas, sans faire autre chose que d'enlever en s'affeyant; saisir l'instant où il est en l'air, sentir la rêne de dedans & la jambe de dehors en même-tems, & sûrement le cheval reprendra. Si l'on manque quelquefois; c'est que le degré d'aide employé ne suffit pas, ou est trop fort. Le cheval dans cette occasion a nécessairement les deux bouts dedans; cela ne se peut autrement: mais dès qu'il a changé, il faut travailler à le redresser.

Il y a des manéges tenus par de très habiles Maîtres, où le changement de main se fait bien différemment : le cheval arrive au mur sans se déployer, & il doit changer de pied & de pli, & se trouver droit dans le même instant. Je demande si cela est bien possible, & si la méthode que je conseille n'est pas préférable.

L'un & l'autre changement de main est difficile. Pour y acheminer le cheval, au lieu de le faire reprendre, on le met au trot pour le repartir à cette main au bout de quelque tems ; car il est impossible de faire un changement de main, avec un cheval qui ne fait pas bien galopper sur les deux pieds, & qui ne part pas sûrement pour les opérations de l'homme. Il se trouve de ces animaux, qui font peu d'attention à la demande de l'homme, & suivent leur caprice, sur-tout s'ils sont foibles

ou souffrants dans quelque partie.

On peut pratiquer sur une ligne droite le changement de main que l'on fait dans le manège. Dans quelque circonstance que ce soit, on doit observer les opérations que j'ai indiquées pour reprendre. On doit toujours rallentir extrêmement le cheval, & l'enlever beaucoup, pour pouvoir le faire changer.

Perfection du galop.

Les meilleurs chevaux sont ceux qui courent le plus long-temps sans perdre de leur sensibilité, & sans se défunir : on dit qu'ils ont du fond, & qu'ils ont de l'haleine. Ils sont assez rares. Lorsque l'on trouve un animal de cette nature, il ne faut pas abuser de ses bonnes qualités ; il faut au contraire le ménager dans les commencements, le bien nourrir, & s'en servir ensuite, sans l'épargner,

lorsqu'il sera fait. Le travail bien entendu fortifie les bons chevaux.

L'aisance, l'étendue, la liaison au galop caractérisent le bon homme de cheval; il faut courir souvent pour acquérir ces bonnes qualités, & courir avec intelligence & en se donnant leçon continuellement. La position bonne ou mauvaise influe singulièrement sur le galop, presque tout dépend de l'assiette & du bon emploi que l'on en fait.

F I N.



T A B L E
D E S C H A P I T R E S.

INTRODUCTION, *page 1*

PREMIERE PARTIE.

De la Position en général, 5

CHAPITRE PREMIER. *Des Principes
de la Position,* 8

Position du Tronc, *ibid.*

Position des Epauls, 12

Position de la Ceinture, 15

La Tenue, 16

Liaison, 17

Position des Cuisses, 18

L'Etendue, 20

Position des Jambes, 22

Position des Pieds, 24

De l'Enveloppe, 26

De la Main, 28

Des Bras, 30

CHAP. II. *Observations sur les diffé-
rentes constructions du corps humain,*

<i>par rapport à la position qu'il doit avoir à cheval,</i>	35
CHAP. III. Diverses réflexions qui ont rapport à la Position,	51
<i>De l'Aisance, & de la ligne d'appui,</i>	ibid.

SECONDE PARTIE.

Opérations que l'on exige du cheval, & moyens sûrs de s'en faire obéir,	60
--	----

CHAPITRE PREMIER. Ce que c'est que dresser un cheval, & ce que c'est qu'un cheval dressé,	ibid
--	------

<i>Mauvaise construction des chevaux,</i>	61
<i>Manège nécessaire,</i>	62
<i>Dresser, en terme de Manège,</i>	65
<i>Divers usages des chevaux,</i>	67
<i>But de tout Travail,</i>	68

CHAP. II. Des Opérations de la main,	70
---	----

<i>Position de la main, démontrée par ses opérations,</i>	ibid.
<i>Travail des rênes,</i>	71
<i>Opérations simples,</i>	72
<i>Direction des rênes,</i>	73

DES CHAPITRES. 253

<i>Distinction des rênes,</i>	76
<i>Opérations composées,</i>	77
<i>Propriétés de la rêne de dedans,</i>	ibid.
<i>Sensation sur les barres,</i>	81
<i>Rêne de dehors,</i>	82
<i>Réunion des deux rênes au même point,</i>	85
<i>Nature du sentiment que le cheval doit éprouver sur ses barres,</i>	86
<i>Qualités d'une bonne main,</i>	88
<i>Maniere de faire concevoir au cheval les Opérations les plus difficiles,</i>	89
<i>Résumé du Chapitre,</i>	92
CHAP. III. Opérations des jambes,	93
<i>Distinction,</i>	ibid.
<i>Travail simple,</i>	ibid.
<i>Travail composé,</i>	94
<i>Effets que produisent les jambes, & maniere dont le cheval est affecté,</i>	ibid.
<i>Degré des Aides,</i>	97
<i>Leurs conditions,</i>	99
CHAP. IV. De l'accord des Opérations des mains avec celles des jambes,	103

<i>Accord sur le droit,</i>	104
<i>Combinaisons dans le cercle,</i>	105
<i>Proportion du travail des rênes & des jambes,</i>	106
CHAP. V. <i>Avantages généraux de l'assiette de l'homme à cheval,</i>	114

TROISIEME PARTIE.

<i>Maniere d'employer les Opérations,</i>	119
CHAPITRE PREMIER. <i>Précis de ce que l'on apprend au cheval,</i>	ibid.
CHAP. II. <i>Premiere leçon. Connois- sance des mains & des jambes,</i>	122
<i>Allures convenables,</i>	127
CHAP. III. <i>Pourquoi le cheval a besoin d'autres leçons que la premiere,</i>	129
CHAP. IV. <i>Leçon pour enlever le de- vant,</i>	132
CHAP. V. <i>Leçon qui succede à l'enle- ver du devant du cheval,</i>	137
CHAP. VI. <i>Même leçon sur le cercle, ou épaules renversées,</i>	142
CHAP. VII. <i>Maniere de donner au cheval la leçon de l'épaule en de- dans,</i>	154

DES CHAPITRES. 255

CHAP. VIII. *Leçon de l'épaule en dedans dans le cercle,* 157

CHAP. IX. *Ce qu'on doit apprendre au cheval après ces Leçons, ou première leçon de deux pistes,* 162

CHAP. X. *Travail de deux pistes sur des voltes,* 171

CHAP. XI. *Des Voltes renversées,* 177

CHAP. XII. *De la Pirouette,* 182

CHAP. XIII. *Du changement de main,* 186

CHAP. XIV. *De l'Arrêt, du demi-Arrêt, & du Reculer,* 191

De l'Arrêt, 199

Du Reculer, 201

CHAP. XV. *Des Courbettes,* 203



TRAITÉ

DES

ALLURES NATURELLES:

CHAPITRE PREMIER. *Du Pas,* 209
Pas d'Ecole, *ibid.*

<i>Utilité du Pas,</i>	211
CHAP. II. Du Trot,	213
<i>Trot allongé,</i>	ibid.
<i>Qualités de ce Trot,</i>	214
<i>Maniere d'y mener les chevaux,</i>	215
<i>Du pli dans le dehors,</i>	217
<i>Nature du Trot,</i>	219
<i>Maniere de tourner au Trot,</i>	220
<i>Liberté de l'homme au Trot de dehors,</i>	221
CHAP. III. Du Galop,	223
<i>Tems pour galopper les chevaux,</i>	ibid.
<i>Départ, ou partir au galop,</i>	224
<i>Les deux pieds également bons pour le galop,</i>	225
<i>Qualités du cheval pour bien cou- rir,</i>	228
<i>De la justesse des actions,</i>	235
<i>De la Cadence,</i>	244
<i>Changement de pied,</i>	246
<i>Perfection du galop,</i>	249

Fin de la Table.

